L'Enlèvement de Maryse

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 1f 20

FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIC

A 15

L'enlèvement de Maryse

Roman policier inédit

par Paul DARGENS

CHAPITRE PREMIER

— Que peut bien faire Charles?... Il est neuf heures moins le quart!... Jamais il n'est rentré si tard... Lui serait-il arrivé un accident?... murmura Maryse Nadaud, dont le regard angoissé ne quittait pas le cadran de la pendule sur lequel les aiguilles semblaient fiévreusement se hâter.

En effet, depuis cinq ans qu'ils étaient mariés, Maryse avait pu apprécier l'exactitude dont faisait toujours preuve son mari.

Aujourd'hui, lorsqu'il était parti, après le déjeuner, afin de regagner le magasin de soieries de la rue du Temple où il était employé, Charles ne lui avait nullement parlé qu'une affaire importante le retiendrait, ce qu'il ne manquait jamais de faire en pareille occasion.

Dans ces conditions, l'inquiétude de la jeune femme grandissait de seconde en seconde.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 272.

Au début, elle avait tenté de se raisonner, forgeant des hypothèses, cherchant des explications; à présent, la chose lui était complètement impossible.

Ainsi qu'une âme en peine, elle parcourait le petit appartement témoin de leur paisible bonheur, allant de la chambre à coucher à la cuisine, de la salle à manger au bureau-salon, ne tenant plus en place.

Un instant, elle s'immobilisa devant la cheminée, considérant une photographie de son mari.

C'était un homme de trente-deux à trente-quatre ans, au visage ouvert et sympathique, aux yeux sombres qu'animait un regard loyal.

— Mon chéri, s'il me fallait te perdre, que deviendrais-je? balbutia-t-elle, des larmes aux yeux.

En se redressant, elle entrevit son visage que reflétait la glace voisine.

Elle était d'une pâleur mortelle, si bien que ses yeux bleus qu'avivaient les pleurs, semblaient presque noirs.

Une boucle blonde dérangée barrait son front étroit et pur; d'un geste machinal, elle la remit en place et reprit sa promenade.

De la rue de Sèvres toute voisine, montaient le grondement des autobus passant à toute vitesse, l'appel prolongé du klaxon d'une auto et Maryse se surprenait à tressaillir à chacun de ces bruits, s'imaginant que c'était Charles qui revenait.

Alors, l'oreille tendue, tous ses sens en alerte, elle écoutait jusqu'à la minute où elle devait s'avouer qu'elle s'était trompée une fois de plus.

— Sûrement, il lui est arrivé un accident! s'exclama-t-elle enfin. Charles sait combien je m'inquiète facilement... Il ne me laisserait pas ainsi sans nouvelles s'il était en situation de m'en donner.

Sa pensée qui s'affolait, lui représentait de déplorables images.

Elle voyait son mari broyé par un autobus ou un camion, renversé par un taxi.

Des agents, des passants accourus, le relevaient, inerte et sanglant.

— Non, non, ce n'est pas possible... Je ne veux point songer à de pareilles choses, cria la jeune femme en voilant son fin visage de ses mains frémissantes.

Une seconde, elle demeura immobile.

Un pas résonnait dans l'escalier, à demi-étouffé par le tapis recouvrant les marches; mais comme ceux qui l'avaient précédé, il passa devant la porte de l'appartement, continuant son ascension vers les étages supérieurs.

Maryse gémit tout en comprimant les battements désordonnés de son cœur.

Pourtant, comme était vaillante, elle tenta de se roidir, de se reprendre.

— Voyons, réfléchissons... Je dois faire quelque chose... Si je téléphonais au magasin Lévy?

C'était là que travaillait Charles Nadaud; Maryse fut surprise de ne point y avoir songé plus tôt et elle se précipita vers le salon où se trouvait l'appareil téléphonique.

Si, comme cela était arrivé parfois, Charles était retenu par quelque client de province ou de l'étranger, arrivé à l'instant de la fermeture et qui s'éternisait, elle l'aurait au bout du fil.

— Suis-je sotte!... C'était si simple, murmura-t-elle tout en composant fébrilement un numéro.

La minute suivante, elle obtenait la communication mais on ne lui répondit pas immédiatement, ce qui ne la surprit guère.

Bureaux et magasins devaient, à cette heure, être désertés depuis longtemps par le personnel habituel.

Enfin, une grosse voix enrouée lui parvint, grommelant de façon peu aimable.

— Allô, allô, qu'est-ce que c'est?

— Je suis M^me^ Charles Nadaud... Mon mari n'est pas rentré, et je m'inquiète...

Volubile, Maryse donnait des explications.

— Ah! très bien, madame... Oui, je connais M. Nadaud, répliqua son correspondant. Je suis le veilleur de nuit, Martinet.

— Alors? Et mon mari?...

— Pour ça, madame, je ne saurais vous dire où il est... Je suis arrivé ce soir, un peu après sept heures, comme chaque jour, afin de prendre mon service; je n'ai vu que M. Forbin, le comptable, qui s'en allait.

« M. Nadaud était déjà parti, de même que les autres employés.

— Ah! Vraiment! soupira Maryse, frappée en plein cœur, car l'anéantissement de ce suprême espoir auquel elle se cramponnait prenait à ses yeux des allures de catastrophe, de condamnation définitive.

— M. Nadaud a dû s'attarder avec des camarades à prendre un apéritif, ajoutait Martinet, bonhomme et consolant.

— Oh! Il ne le fait jamais.

— Ce sont des choses qui arrivent, madame... Je suis navré de ne rien avoir à vous dire pour vous tranquilliser.

Maryse remerciait, raccrochait.

Maintenant, la tête perdue, les jambes coupées, elle s'était laissée tomber sur un siège et sanglotait, sans même songer à essuyer ses larmes qui traçaient d'humides sillons sur ses joues.

Neuf heures sonnèrent dans la pièce voisine.

La dernière vibration du timbre de la pendule s'était à peine éteinte que l'appel strident de la sonnerie du téléphone éclata, emplissant le petit salon de son tintamarre.

D'un bond, Maryse se jeta sur l'appareil.

Bien sûr, c'était des nouvelles de Charles qu'elle allait apprendre; elle en était tellement persuadée que, dans sa hâte, elle ne réussissait point à décrocher le récepteur.

Lorsque celui-ci fut enfin près de son oreille, cette dernière était tellement assourdie par les bourdonnements du sang battant furieusement dans les artères de la jeune femme, qu'elle n'entendit rien des premiers mots proférés par son correspondant.

— Vous dites?... Allô... Excusez-moi... Je ne comprends pas très bien...

Là-bas, une voix masculine articulait lentement :

— Je vous demande si c'est bien à Mme Nadaud que j'ai l'honneur de parler?...

— Mais certainement, monsieur... De quoi s'agit-il?...

— Voici, madame; surtout, ne vous alarmez point...

La recommandation était superflue; à présent, Maryse trépignait littéralement d'impatience.

Intérieurement, elle maudissait ce personnage qui croyait devoir employer de telles circonlocutions au lieu de lui apprendre brièvement la nouvelle dont il était chargé.

— Monsieur, je vous en prie... balbutia-t-elle. Qu'est-il arrivé à mon mari?

— C'est justement de lui dont je veux vous entretenir... M. Charles Nadaud a été victime d'un léger accident...

— Mon Dieu!...

— Je vous le répète, madame, l'accident en question est sans gravité. Il ne faut pas vous affoler... La vie de M. Nadaud n'est nullement en danger.

— Vous me le jurez, monsieur?

— Mais certainement, madame.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas transporté chez nous?

— M. Nadaud a été transporté à notre clinique... l'accident étant survenu à proximité.

— Mais enfin, qu'a-t-il au juste?

— Des contusions multiples et une assez forte commotion... Une auto l'a renversé alors qu'il se disposait à traverser l'avenue Bosquet... Notre chirurgien vient de l'examiner et déclare son état sans gravité réelle.

— Je voudrais vous croire.

— Madame, il faut ajouter foi à mes affirmations... Je suis le surveillant en chef de la clinique et ne voudrais nullement abuser de votre bonne foi.

— Puis-je voir Charles?

— Certainement, madame. Ce soir même si vous le désirez...

— En ce cas, je saute dans un taxi et suis chez

vous dans quelques minutes... Quelle est votre adresse exacte? reprit Maryse qui déjà se disposait à raccrocher.

— Avenue Bosquet, madame, presque à l'angle du quai.

— Alors, j'accours.

— C'est cela, madame, nous vous attendons.

Le récepteur remis en place, Maryse tourna un instant au milieu du salon, comme prise de vertige.

En son cerveau, les idées tourbillonnaient sans parvenir à se joindre.

Une seule surnageait, obsédante, en dépit de tous ses efforts pour la chasser.

Elle avait deviné juste, Charles avait été victime d'un accident.

Brusquement, elle s'immobilisa, les poings aux tempes comme pour contenir sa pauvre tête prête d'éclater.

C'est que la pensée lui venait que, si on la mandait ainsi d'urgence au chevet de son mari, c'est que l'état de celui-ci était désespéré.

Sur le moment, elle avait ajouté foi aux propos rassurants de son interlocuteur, comme si habituellement on n'agissait pas toujours ainsi.

Tout à l'heure, on lui révélerait l'atroce vérité!...

Oui, on avait voulu ménager ses nerfs, sa sensibilité, la préparer à envisager le pire.

Qui sait si elle arriverait encore à temps pour recevoir le dernier soupir de Charles, si celui-ci n'avait point déjà succombé?

Cette idée lui produisit l'effet d'un coup de fouet.

Comme une folle, elle se jeta vers sa chambre à coucher, s'emparant du premier manteau qui lui tomba sous la main qu'elle passsa, en toute hâte, par habitude.

Sans un coup d'œil à la glace, elle enfonça un chapeau sur la mousse d'or de ses cheveux et, raflant son sac à main qui traînait sur une table volante, elle se précipita vers l'antichambre.

L'instant d'après, ainsi qu'une insensée, elle dégringolait l'escalier quatre à quatre

En courant, elle passa devant la loge des concierges qui dînaient paisiblement et qui, à sa vue, eurent un geste de surprise.

Mais Maryse n'y prit pas garde; déjà, elle était sur le trottoir, explorant la rue d'un regard anxieux, cherchant un taxi.

Justement, il y en avait un arrêté presque en face sa maison, de l'autre côté de la chaussé; sans doute venait-il d'être abandonné par des clients, car le chauffeur se disposait à repartir.

D'un geste, Mme Nadaud lui intima l'ordre de n'en rien faire et, prenant sa course, elle rejoignit le véhicule.

— Conduisez-moi à la clinique de l'avenue Bosquet... presqu'à l'angle du quai.

— Bien, madame.

— Surtout, faites vite, il y aura un bon pourboire.

Déjà, l'homme embrayait; à bout de forces, suffoquée par l'émotion, Maryse se laissa aller sur les coussins de velours rapé et ferma les yeux, faisant appel à tout son courage.

Tandis que la voiture roulait à grande allure, la jeune femme tentait de reconquérir quelque sang-froid, de se préparer à l'entrevue qui, dans quelques minutes, aurait lieu.

Si Charles vivait encore, il ne fallait point qu'il s'aperçût de son désarroi, devinât ses angoisses.

— Je dois être calme, forte, se répétait Maryse. Tâchons de nous composer un visage impassible.

Puis, sa pensée déviant, elle se surprenait à maudire la lenteur de son auto.

Ce chauffeur ne marchait point... il n'avait pas compris combien elle avait hâte d'arriver...

Jamais Maryse ne serait imaginée qu'il fallait autant de temps pour aller de la rue de Sèvres à l'avenue Bosquet!

— Dépêchons-nous, chauffeur, nous n'avançons point, articula-t-elle d'une voix suppliante, en se penchant en avant.

— Mais, madame, nous faisons du 75, ce qui n'est

pas mal dans Paris, je vous assure, protesta-t-il sans se retourner.

De fait, à travers les glaces qu'embuait la fraîcheur de l'atmosphère de cette soirée d'automne, Maryse entrevoyait les maisons, les lumières se succéder, à droite et à gauche, à une vitesse respectable.

Enfin, les freins crissèrent et Maryse, qui ne s'y attendait point, se trouva projetée en avant par l'arrêt brusque du véhicule.

— Nous y voilà, annonçait son conducteur d'une voix maussade.

D'un bond, la jeune femme se redressa, manœuvrant la portière.

L'avenue Bosquet lui apparut déserte et sinistre à cette heure; là-bas, vers la Seine toute proche, un remorqueur faisait entendre sa plainte lugubre et le cœur de M^me^ Nadaud se serra atrocement en sa poitrine.

Pourtant, avant de s'éloigner, elle eut encore la présence d'esprit de recommander :

— Chauffeur, attendez-moi et ne vous inquiétez pas, même si je tardais à revenir. Je vais voir mon mari à cette clinique...

Après quoi, sans attendre la réponse, elle traversa le trottoir en courant.

Parvenue à la porte que surmontait la mention :

MAISON DE SANTE

—

Maryse saisit la poignée de la sonnette de nuit, la tirant énergiquement.

Il y eut un sec déclic, le battant de la porte enrichi de ferronnerie s'entrebâillait devant elle.

Alors, le repoussant, la jeune femme pénétra dans un vestibule dallé de blanc et de noir, dont les murs ripolinés de clair reflétaient à l'infini la lumière tombant du plafond.

CHAPITRE II

D'un coup d'œil rapide, Maryse enfila le vestibule où nulle silhouette humaine ne s'apercevait et, machinalement, fit quelques pas en avant, dans la direction d'une porte vitrée percée vers la gauche.

Justement, celle-ci s'ouvrait, livrant passage à un gros homme au visage rubicond empreint de sévérité.

— Vous désirez, madame? s'enquit-il d'un air rogue, car visiblement, il avait été dérangé dans la lecture du journal du soir qu'il tenait encore à la main.

— Je voudrais voir mon mari, M. Nadaud.

— A cette heure-ci!... Vous n'y pensez pas, madame.

— On vient de me téléphoner à l'instant que mon mari, victime d'un accident au cours de la soirée, avait été transporté ici d'urgence...

— Ah! fit le concierge ébahi, vous êtes sûre?

— Evidemment, riposta nerveusement Maryse en haussant les épaules.

— En ce cas, prenez le couloir à gauche... Au fond, vous trouverez un escalier... montez au premier étage... Sur le palier, vous apercevrez le bureau de la surveillante de nuit qui vous fournira tous les renseignements désirables.

« Au reste, je vais la prévenir par le téléphone intérieur, ajouta le concierge en réintégrant sa loge.

Maryse n'en écouta pas davantage; déjà, elle repartait, empruntant le couloir, gravissant l'escalier, selon les indications données.

Comme, un peu haletante, elle atteignait le premier palier, la porte vitrée d'un bureau s'ouvrit et une jeune femme à l'air grave et doux, se montra sur le seuil.

A son blanc costume d'infirmière, Maryse comprit qu'elle se trouvait en présence de la surveillante de nuit.

— Vous demandez, madame? s'enquérait cette dernière, en dévisageant la visiteuse.

— Je voudrais voir mon mari, M. Nadaud, expliqua à nouveau Maryse.

— Il est bien tard, madame... Puis, je ne crois pas avoir ici un malade de ce nom.

Cette réflexion fit sursauter Maryse.

— Vous faites erreur, madame, mon mari est bien ici.

— C'est que je suis persuadée du contraire, madame.

— Cependant, on vient de me téléphoner...

— Qui cela?...

— Le surveillant...

— Ces fonctions sont remplies ici par des femmes, ma collègue de jour et moi-même, interrompit l'infirmière.

— Mais alors... Je ne comprends pas... balbutia Mme Nadaud dont la pâleur s'accrut subitement au point que son interlocutrice s'alarma.

— Vous êtes souffrante... Vous n'allez pas vous trouver mal...

— Non, je ne crois pas... Mais mon mari...

— Tenez, entrez dans mon bureau, nous y serons mieux pour causer... Asseyez-vous dans ce fauteuil et remettez-vous... Ensuite, vous me conterez cette extraordinaire histoire...

Avec une douceur pleine de fermeté, l'infirmière qui avait pris Mme Nadaud par le bras, la guidait vers un siège dans lequel elle l'installa; après quoi, prenant place derrière son bureau, elle la considéra attentivement, semblant évidemment se demander si elle n'avait point affaire à une folle.

De fait, avec son visage bouleversé, ses yeux égarés, Maryse pouvait facilement donner l'impression d'une démente.

Elle en eut nettement conscience; aussi, faisant appel à toute sa volonté, tâcha-t-elle de se calmer.

— Voici, madame, exposait-elle l'instant d'après, s'appliquant à parler lentement de façon à être bien comprise.

Et, en quelques phrases, elle narrait le retard de Charles, le coup de téléphone qui l'avait fait accourir avenue Bosquet.

La surveillante l'écoutait sans un mot, accoudée à sa table, son menton appuyé sur ses mains jointes.

C'était une femme d'une quarantaine d'années qui semblait peu facile à émouvoir.

Tandis que Maryse achevait son récit, elle avait attiré à elle un livre sur lequel étaient mentionnées les entrées et les sorties des malades et le consultait d'un regard rapide.

— Je vous le répète, madame, nous n'avons pas de M. Nadaud ici, déclara-t-elle enfin, en relevant la tête.

— Pourtant, madame... Il est impossible...

— Madame, le fait est indiscutable... Aucune personne blessée dans un accident d'auto n'a été amenée ici, aujourd'hui pas plus qu'hier... Aucun nom, ressemblant à celui que vous indiquez, ne figure sur mon livre.

« Dans ces conditions, je suis fondée à vous affirmer que M. Nadaud n'est pas dans notre maison.

En dépit de son désarroi, Maryse fut instantanément convaincue que son interlocutrice disait l'exacte vérité.

Au reste, pourquoi cette infirmière la lui eût-elle cachée?

— Mais, alors, madame, je ne comprends plus, balbutia-t-elle, frappée de stupeur.

— Je ne puis vous dire autre chose.

— Ce coup de téléphone m'appelant ici d'urgence...

— Moi, seule, aurait pu vous téléphoner et je ne l'ai pas fait.

— En ce cas, où est mon mari?

— Voilà ce que j'ignore, madame... Croyez bien que, s'il m'était possible de vous renseigner, je le ferais avec le plus grand plaisir, repartit la surveillante.

— Oh! je n'en doute pas... Tout ceci est vraiment

inexplicable, murmura Maryse atterrée, en se levant machinalement.

— M. Nadaud se sera sans doute trouvé attardé... Rentrez chez vous, vous le trouverez en train de vous attendre.

— Cela m'étonnerait.

— Il ne faut jamais imaginer le pire. Les explications les plus simples sont toujours les plus vraisemblables, assurait la surveillante avec cette autorité qui ne l'abandonnait jamais et qui, bien souvent, réussissait à convaincre.

Mais cette fois, sa force de persuasion devait se révéler inopérante.

Maryse refusait de se laisser convaincre et, hochant désespérément la tête, répétait à mi-voix :

— Non, non, Charles n'est pas chez nous...

— Qu'en savez-vous?... Il a pu survenir après votre départ...

— Et puis, il y a ce coup de téléphone auquel je ne comprends rien.

— Quelque mauvais plaisant, sans doute un ami de votre mari, vous aura-t-il fait cette mystification d'un goût douteux, répliqua l'infirmière. Il est des gens qui croient spirituel de faire de pareilles farces.

A son tour, elle se levait, prodiguant les affirmation, les propos sensés et sa voix basse, grave, produisait à la longue sur M^me^ Nadaud un effet calmant.

Si son angoisse subsistait elle s'engourdissait peu à peu.

Au reste, ses nerfs exacerbés, tendus à rompre depuis des heures, menaçaient de l'abandonner; en sa pauvre tête meurtrie l'intelligence semblait comme frappée de paralysie.

Maryse balbutia quelques paroles de remerciement et, reconduite jusqu'à l'escalier par son interlocutrice, elle gagna le vestibule dont la porte s'ouvrit devant elle.

En se retrouvant sur le trottoir, que balayait une brise du nord, la jeune femme frissonna en son manteau et comme une somnanbule, se dirigea vers

son taxi qui stationnait toujours au même endroit.

Elle y monta, l'esprit absent, en commandant ;

— Ramenez-moi rue de Sèvres.

Une fois accotée dans son coin, tandis que la voiture s'ébranlait, Mme Nadaud s'efforça de réfléchir.

Mais c'était là une entreprise au-dessus de ses forces; elle ne réussissait point à fixer sa pensée et, afin de dominer son émoi, elle se contraignit à fermer les yeux durant quelques secondes, à ne point envisager la situation.

Tout d'abord, elle crut qu'elle ne parviendrait point à apaiser le tumulte auquel son cerveau était en proie.

Elle avait la sensation de vivre un atroce cauchemar dont bientôt, elle s'éveillerait; tout ce qui lui arrivait, était si invraisemblable, si extraordinaire!

Charles n'avait point d'ami suffisamment intime pour qu'il se crût autorisé à réaliser semblable plaisanterie.

Les jeunes gens ne possédaient guère de relations, vivant exclusivement l'un pour l'autre.

Cette surveillante s'était trompée; l'explication qu'elle donnait de l'énigme était inadmissible.

Mais alors, où était Charles?...

A quoi rimait ce coup de téléphone?...

A cette double question qui se posait à elle, Maryse ne pouvait faire de réponse satisfaisante, et cette impuissance, cette incompréhension du mystère qui l'entourait, achevaient d'exaspérer la jeune femme.

— Que cache tout ceci?... Que vais-je apprendre en rentrant? se répétait-elle inlassablement.

Cette dernière pensée ramena son attention sur sa propre situation.

Il lui semblait qu'elle avait quitté l'avenue Bosquet depuis bien longtemps. Cette fois, le taxi mettait plus de minutes qu'il n'aurait convenu pour regagner la rue de Sèvres.

— Ce chauffeur n'a pu se tromper... Je lui ai pourtant bien dit... murmurait Maryse.

Penchée vers la vitre voisine, elle essayait de jeter un coup d'œil au dehors, de reconnaître l'endroit où elle se trouvait.

Mais la buée l'empêcha d'y parvenir.

Elle entrevit une voie large, de hautes façades que trouaient çà et là, des lumières estompées par la brume, un paysage comme il y en a tant dans les grandes villes.

Les passants et les voitures étaient rares; impossible de se repérer.

En désespoir de cause, Mme Nadaud résolut d'interpeller son conducteur et, s'inclinant vers lui, elle s'enquit :

— Nous allons bien rue de Sèvres, n'est-ce pas?

— Evidemment, grogna l'homme. Vous ne vous figurez pas que je me promène pour mon plaisir?

— Quel chemin avez-vous pris?... je ne me reconnais pas...

— Ah! la barbe! coupa-t-il sans se retourner. Vous le verrez bien quand nous arriverons.

Une telle grossièreté arracha un geste de colère à Maryse; pourtant à la réflexion, elle se calma, comprenant qu'il ne lui servirait de rien de se fâcher.

Dans un instant, le peu aimable personnage l'arrêterait devant son domicile. S'il lui avait fait faire un détour, afin d'augmenter la somme figurant au compteur, la chose, après tout, était de peu d'importance.

Présentement, elle avait bien d'autres préoccupations en tête...

Tassée dans son coin, Maryse Nadaud se reprenait à songer à son mari, à son absence inexplicable à l'extraordinaire coup de téléphone qui avait motivé cette sortie nocturne et, pas plus que précédemment, elle ne découvrait le mot de cette double énigme.

Le taxi en stoppant brusquement l'arracha à sa pénible méditation.

— Ah! nous sommes enfin arrivés!...

Redressée, Maryse se disposait à manœuvrer la

poignée de la portière de droite, lorsque cette dernière s'ouvrit.

Durant l'espace d'un éclair, la jeune femme entrevit une place solitaire plantée d'arbres que bordaient de lointaines maisons.

— Mais... commençait-elle ne se reconnaissant point.

Elle ne put achever.

Brusquement, un homme vêtu d'un long pardessus sombre et dont un feutre mou aux bords rabattus maintenait le visage dans l'ombre, venait de s'encadrer dans la portière.

— Que voulez-vous? balbutia Maryse interdite.

D'une bourrade, l'homme la repoussait à l'intérieur et montait en voiture.

A la même seconde, la portière de gauche s'ouvrait à son tour, livrant passage à un second inconnu; déjà, le taxi repartait.

Ahurie, ne réalisant point très bien ce qui lui arrivait, Maryse demeura une seconde sans voix, sans comprendre.

Les deux étrangers avaient pris place à ses côtés et dans l'ombre, elle devinait leurs yeux braqués sur elle, épiant ses moindres mouvements..

Presqu'aussitôt, elle se ressaisit et, tentant de repousser les deux hommes, elle cria :

— Chauffeur, arrêtez-vous...

Le conducteur ne se retourna même point, se contentant d'appuyer sur l'accélérateur.

— Je veux descendre... Au secours!... clama Maryse éperdue et que l'épouvante gagnait.

D'un même mouvement, ses compagnons se jetèrent sur elle, l'empoignant, lui immobilisant les bras; une courte lutte s'ensuivit dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Maryse fut renversée, un épais foulard de soie s'appuya sur ses lèvres, la bâillonnant, étouffant ses cris, ses supplications; puis, un autre encapuchonna sa tête fine, l'empêchant de voir ce qui se passait autour d'elle.

Tout cela s'était fait avec une rapidité, une mé-

thode qui prouvaient que ses agresseurs exécutaient un plan longuement concerté à l'avance.

Maintenant, à l'aide d'un mouchoir, ils ligotaient les poignets de la jeune femme; après quoi, ils la redressèrent, la calant tant bien que mal dans un coin à la façon d'un paquet.

Etourdie, à demi suffoquée, Maryse soufflait, cherchant à retrouver sa respiration, à comprendre ce qui lui arrivait, le pourquoi de cette attaque.

Il va sans dire que, tout d'abord, la chose lui fut impossible.

Cette agression succédant aux angoisses qui, durant toute la soirée, l'avaient torturée, mettait son énergie morale, ses nerfs à une trop rude épreuve.

La tête lui tournait, elle se sentait défaillir et, proférant un faible soupir, elle laissa aller sa tête contre le capitonnage de la voiture, perdant connaissance.

Lorsque Mme Nadaud revint à elle, le taxi roulait toujours.

Au reste, il n'avait interrompu sa course vagabonde que pour permettre aux deux bandits de monter.

Ceux-ci étaient toujours près de Maryse, muets, immobiles ainsi que des statues mais ne la perdant pas de vue.

Maryse qui ne pouvait les voir sous le tissu l'encapuchonnant, devinait leur présence, sentait les genoux de l'un d'eux enserrer fortement les siens comme pour s'opposer à toute tentative d'évasion de sa part.

L'infortunée jeune femme n'y songeait guère et, même si la pensée lui en était venue, ses forces ne lui eussent point permis d'essayer de réaliser un tel dessein.

— Mon Dieu! où me conduit-on?... Que me veulent ces hommes? ne cessait-elle de se demander en proie à un effroi bien légitime.

A ce moment, le taxi s'immobilisait enfin.

Prestement, l'un des malfaiteurs sauta à terre et, la seconde d'après, celui qui maintenait les genoux

de Maryse, se penchait vers elle, ordonnant à mi-voix à son oreille :

— Nous allons descendre... N'ayez pas peur, je vous guiderai... Surtout, ne faites pas la maligne et tenez-vous tranquille, sinon il vous en cuirait...

Le ton était menaçant.

La pauvre Maryse devina plutôt qu'elle ne comprit ce que lui disait son interlocuteur.

En sa position, elle ne pouvait que se soumettre; c'est ce qu'elle fit. Déjà, l'homme qui avait mis pied à terre l'attirait à lui par ses poignets entravés.

Chancelante, Mme Nadaud prit pied sur un sol sableux.

A la même seconde, on la saisissait, à droite et à gauche, et elle fut rapidement entraînée en avant.

Son pied, en butant contre une marche, lui apprit qu'on gravissait un perron, une porte claqua derrière elle.

— Nous allons monter un escalier, faites attention, ordonna l'un des bandits à haute et intelligible voix.

Tirée en avant, poussée par derrière, la jeune femme escalada péniblement un étage, puis elle fit quelques pas en avant.

A ce moment, elle sentit qu'on débarrassait ses bras du lien les immobilisant; le foulard lui enveloppant la tête fut enlevé de même que celui servant de bâillon.

Alors les regards égarés de Maryse entrevirent une chambre assez spacieuse mais qui lui était parfaitement inconnue.

Ses deux gardes du corps étaient là, debout à quelques pas, la considérant attentivement, épiant évidemment son premier sursaut.

Une petite lampe brûlant sur une table de chevet ne projetait à l'entour qu'une clarté confuse totalement insuffisante pour permettre à la prisonnière de distinguer les traits de ses adversaires qu'ombraient toujours les bords rabattus de leurs chapeaux.

— Où m'avez-vous amenée?... demanda la malheureuse en frissonnant.

— Dans un endroit où vous serez fort bien, pourvu que vous restiez tranquille, ricana le plus grand des deux malfaiteurs.

— Mais encore?...

— Ecoutez, ma petite dame, nous n'avons nullement l'intention de vous faire des discours...

— Cependant, vous pouvez bien m'apprendre... protesta Maryse.

— ...rien du tout... Quand il en sera temps, nous vous ferons connaître nos intentions. En attendant, reposez-vous, soyez bien sage, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Je ne veux pas rester ici.

— Ceci est une autre histoire... Je vous ferai remarquer que nous ne vous avons pas demandé votre avis.

— J'entends rentrer chez moi...

— Ce que vous pouvez être entêtée?... Puisqu'on vous répète que vous devez rester ici.

— Je veux savoir ce qu'est devenu mon mari.

— Vous le retrouverez un jour ou l'autre, soyez tranquille!... Un mari, cela ne s'égare pas comme une pochette de soie ou un bâton de rouge à lèvres.

« Vous, si vous continuez, vous vous attirerez des ennuis!... cria l'homme cessant brusquement de goguenarder pour se précipiter vers M^me^ Nadaud.

En effet, cette dernière, dans une détente imprévisible de tout son être, venait de bondir en avant, se ruant vers la porte demeurée entr'ouverte dans le dos de ses gardiens.

Mais avant qu'elle y fût parvenue et que celui qui lui parlait l'eût rattrapée, le second malfaiteur se dressait devant la fugitive.

S'accrochant à lui, Maryse tenta de le repousser mais elle n'était point de force.

D'une bourrade, le drôle l'envoya choir dans un fauteuil qui se trouvait là, juste à point pour la recevoir et où M^me^ Nadaud demeura haletante, brisée.

— Je vous avais bien recommandé d'être gentille,

fit le premier en s'approchant. Si vous continuez à faire la méchante, on vous ficellera les quatre pattes et vous serez bien avancée.

Le ton se chargeait de rancune; évidemment, le coquin était vexé de s'être laissé jouer.

— Inutile de crier, d'appeler au secours, ajouta-t-il encore. La maison est isolée, nul ne vous entendrait et nous nous verrions dans l'obligation de vous remettre un bâillon afin d'économiser vos cordes vocales.

Sur ce et sans attendre la réponse que la pauvre Maryse eût été bien empêchée de faire, les deux hommes sortirent.

La prisonnière les entendit donner un double tour à la serrure garnissant la porte; puis, les marches de l'escalier craquèrent sous leurs pas qui, finalement, s'éteignirent.

A présent, Maryse Nadaud était seule!...

Au début, elle en éprouva une sensation de soulagement.

Ces malfaiteurs aux allures inquiétantes, aux procédés brutaux, n'étaient point pour elle une compagnie souhaitable; elle allait pouvoir réfléchir, essayer de se reprendre, dominer l'émoi qui troublait toutes ses facultés.

— Oui, il le faut, il le faut... se répétait-elle obstinément tandis que son regard faisait le tour de la pièce lui servant de geôle.

Nous l'avons dit, celle-ci était assez vaste; un mobilier banal de chambre à coucher sans luxe, la garnissait.

Un lit de fer et cuivre, recouvert d'une courtepointe en satinette groseille, en occupait l'un des angles; auprès, il y avait la table de chevet supportant la petite lampe éclairant les lieux.

Un lustre d'un modèle courant tombait du plafond.

Une armoire à glace en pitchpin, une table ronde, un lavabo, un fauteuil et des chaises complétaient ce mobilier.

En face la porte, une fenêtre était percée que des doubles-rideaux en velours rouge obturaient.

Le premier geste de Maryse fut pour se précipiter de ce côté.

Les rideaux tirés, elle ouvrit la fenêtre; mais derrière celle-ci se trouvaient des persiennes en bois plein qui, pour plus de précaution, étaient doublées de plaques de tôle dans toute leur longueur.

Des crochets munis de forts cadenas les maintenaient en place, assurant la fermeture et Maryse eut un gémissement désespéré.

Son cachot était hermétiquement clos et elle comprenait bien qu'abandonnée à ses seules forces, elle ne pourrait s'en évader.

Alors, accablée par le sentiment de son impuissance, la jeune femme connut un anéantissement ignoré jusque-là.

Les bandits qui avaient fait disparaître son mari, car, à présent, elle ne doutait plus que l'inexplicable retard de Charles eût une telle cause, les bandits l'avaient capturée à son tour.

Jamais plus elle ne reverrait son époux, elle en avait la certitude; de gros sanglots gonflaient sa poitrine, crevaient dans sa gorge contractée.

Titubante, incapable de demeurer debout, Maryse regagna le fauteuil dans lequel elle se laissa tomber et là, longuement, éperdument, elle pleura, s'abandonnant à son immense peine.

CHAPITRE III

Le lendemain, vers neuf heures, Jacques de Villefort dépouillait son courrier du matin dans l'élégant cabinet de travail dépendant des locaux où étaient installés les bureaux de son agence de police privée, aux Champs-Elysées, lorsque l'huissier qui veillait dans l'antichambre, se montra sur le seuil.

— Eh bien, Florent, qu'y a-t-il? questionna le jeune et sympathique détective en relevant la tête.

— Un monsieur vient d'arriver qui insiste pour

vous voir, patron, répondit familièrement l'employé. Au reste, voici sa carte.

En même temps, Florent déposait devant son chef une carte gravée que celui-ci déchiffra d'un coup d'œil.

— Charles Nadaud, lut-il à mi-voix.

Et, s'adressant à Florent :

— Faites entrer et tout de suite, encore. Ce monsieur est un de mes vieux camarades de collège; il ne s'agit point de le laisser poser.

Sur ce, devançant l'employé qui s'empressait cependant, Jacques de Villefort, sortit, traversant un salon d'attente encore désert à cette heure matinale.

L'instant d'après, il apparaissait au seuil d'une antichambre meublée d'une banquette de cuir sur laquelle un jeune homme s'était laissé tomber, accablé.

Au bruit, il se redressa vivement, montrant un visage décomposé par l'inquiétude et où brillaient des yeux sombres cernés de mauve.

— Ah, mon cher Jacques, enfin, c'est vous! s'exclama-t-il en se précipitant, les mains tendues. Je n'ai d'espoir qu'en vous.

— Vous avez raison, mon cher Nadaud; venez par ici, nous pourrons causer tranquillement, répliqua le détective en guidant son visiteur vers son bureau personnel.

Là, l'ayant installé dans un fauteuil, il reprit sa place, considérant le pauvre Charles Nadaud, en souriant d'un air encourageant.

Dèjà, celui-ci attaquait avec volubilité :

— De Villefort, ce qui m'arrive est inimaginable!...

— Soit, mais encore?... fit le policier qui avait entendu nombre de récits commençant de la sorte et qui semblait quelque peu blasé.

— Ma femme a disparu depuis hier soir, dans des circonstances extraordinaires.

— Diable!

— J'ai passé une nuit épouvantable... Je me demande comment je ne suis pas devenu fou; aussi,

dès ce matin, suis-je accouru auprès de vous, afin que vous m'aidiez à retrouver ma pauvre Maryse.

— Je ne demande pas mieux et vous pouvez être assuré que je ferai l'impossible pour obtenir ce résultat... Seulement, procédons par ordre, et racontez-moi les choses chronologiquement.

Ce disant, Jacques offrait son étui d'argent; Charles Nadaud, ayant refusé la cigarette, le policier en alluma une et s'accouda au bras de son siège, dans une attitude attentive.

Déjà, son interlocuteur, passant une main frémissante sur son front blême, commençait le récit demandé.

— Hier, vers deux heures, après déjeuner, j'ai quitté Maryse afin de regagner mon magasin de soieries ainsi que je le fais chaque jour. Maryse était gaie et bien portante, comme à l'ordinaire... Cette journée était donc toute semblable aux autres et rien ne pouvait me faire supposer qu'elle se terminerait aussi tragiquement, expliquait Nadaud, faisant un visible effort pour se contraindre au calme.

« Quelques minutes avant sept heures, alors que je me disposais à quitter la rue du Temple pour rentrer chez moi, je fus appelé au téléphone.

« Un correspondant inconnu m'informait brièvement que ma femme s'étant trouvée très souffrante dans la rue, avait été transportée d'urgence dans une clinique de Neuilly.

— Mme Nadaud devait-elle sortir cette après-midi? s'enquit Jacques.

— Oui, elle avait quelques courses à faire dans le centre.

— Rien ne l'appelait vers Neuilly?

— Non, rien, fit nettement Charles.

— Fut-ce un homme ou une femme qui vous téléphona?...

— Un homme à la voix brève.

— Bon, continuons.

— Cet individu parlait très vite; il me donna une adresse que je compris mal... J'entendis rue du

Château-Renaud, ou du bord de l'eau, je ne sais au juste.

« Je voulus faire préciser comme bien vous pensez; mais déjà, mon correspondant avait raccroché et je demeurai stupide, ahuri, devant l'appareil.

« Pourtant, presqu'aussitôt, je repris possession de moi-même et, maudissant le sot personnage qui s'exprimait de façon aussi inintelligible, je sautais dans un taxi.

« Durant toute la soirée, je parcourus Neuilly, allant de clinique en clinique, faisant toutes les rues dont le nom se termine en « o » et réclamant partout des nouvelles de Maryse.

« Je n'en recueillis nulle part; les gens, après m'avoir considéré comme un fou, m'affirmaient que jamais Mme Nadaud n'avait mis les pieds chez eux, qu'aucune malade correspondant à son signalement ne leur avait été amenée dans le courant de la journée. Il y avait là de quoi perdre la tête, car enfin, je n'avait pas rêvé ce coup de téléphone.

« Vers dix heures, éreinté, ne sachant plus que penser, je me décidai à regagner mon domicile, rue de Sèvres, en me répétant que j'allai y trouver bien certainement Maryse.

« Mon cher, elle n'y était point et la concierge que je descendis interroger, m'apprit que ma femme était sortie en courant, l'air affolé, vers neuf heures, qu'elle l'avait aperçue sautant dans un taxi stationnant de l'autre côté de la rue.

« C'était invraisemblable, comme tout le reste de cette histoire; pourtant, cela était et rien ne me permettrait de douter du témoignage de ma concierge, une brave femme sans malice.

« Ne sachant où courir, je remontai donc chez moi, m'attendant à voir réapparaître Maryse d'un instant à l'autre.

« Je vous laisse à penser ce que fut cette nuit; Maryse ne rentra pas, j'ignore encore où elle est, ce qu'elle est devenue!

« Vers onze heures, j'eus l'idée de téléphoner à mon magasin, me demandant si ma femme ne s'y

était point rendue pour venir au-devant de moi comme elle le fait parfois et si, en cours de route, elle n'avait point été victime d'un accident.

« Le veilleur de nuit m'apprit qu'un peu avant neuf heures, ma femme l'avait appelé, s'étonnant de mon retard, s'informant si je n'étais pas retenu par quelque cient.

« Voilà, mon cher ami, je vous ai tout dit... Avant de courir dans les hôpitaux, j'ai songé à venir vous voir, à réclamer vos conseils, votre appui, acheva douloureusement Charles Nadaud.

— Et vous avez bien fait, je vous suis tout acquis, de même qu'à votre femme, vous ne l'ignorez point, repartit de Villefort qui avait écouté ce récit avec intérêt.

— A présent, qu'allons-nous faire? reprenait Charles qui ne tenait point en place.

— Vous? rien...

— Cependant...

— Mon cher ami, vous ne me seriez d'aucune utilité dans les recherches que je vais entreprendre... Rentrez chez vous vous reposer, vous semblez en avoir grand besoin ou si cela vous est impossible, allez à votre magasin, à vos affaires.

« Ce soir, vers huit heures, nous nous retrouverons au café de Versailles, place de Rennes, et je vous communiquerai ce que j'aurai appris.

C'était évidemment le conseil le plus sage. Charles Nadaud le comprit et cessa d'insister.

— Vous avez raison... Je vais à mon magasin... Si vous avez besoin de moi... si vous apprenez quelque chose, appelez-moi.

— Bien, entendu.

Déjà, le malheureux garçon se levait, faisant quelques pas vers la porte; au moment de l'atteindre, il se retourna et, prenant les mains de Jacques de Villefort :

— Mon cher, je n'ai d'espoir qu'en vous, fit-il d'une voix qui se brisait.

— Je ne l'ignore pas; ayez donc confiance, nous retrouverons Mme Nadaud, assura le détective.

— Le ciel vous entende!

— Mais, certainement, il m'entendra, je vous en réponds, fit Jacques. Ah! un mot encore... N'avez-vous omis aucun détail, si minime soit-il, qui pourrait m'être une indication?

— Non... je ne vois pas.

— Durant ces derniers jours, n'avez-vous rien remarqué d'anormal dans l'attitude de votre femme?... Aucun incident, même banal, n'a-t-il retenu votre attention?

— Non, rien, répéta Nadaud, songeur. Vous le savez, mon bon Jacques, nous menons, Maryse et moi, une vie simple et, si quelque chose d'extraordinaire s'était produit, j'en garderais le souvenir...

« Quand je quittai Maryse, elle était gaie, affectueuse comme d'habitude... Au reste, ce coup de téléphone donné par elle vers neuf heures à notre veilleur de nuit afin de s'enquérir de moi, prouve que, jusqu'à ce moment, elle était chez nous, rue de Sèvres, et qu'aucun événement ne l'avait troublée.

— Oui, oui, approuva le policier.

— Ecoutez, de Villefort, articula Nadaud, après une courte hésitation, malgré moi, depuis hier, je songe à Langevin, ce tuteur de ma femme qui, jadis, s'opposa à notre mariage, fit l'impossible pour nous séparer.

« Il y a des années qu'il a disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

— Parbleu! je me rappelle... un fameux coquin que la justice a bien fait d'envoyer au bagne et surtout de l'y garder! riposta Jacques.

— Oui, mais il s'en est évadé. Est-il mort, est-il revenu en France, nul ne le sait...

« Je me demande si toute cette nouvelle affaire ne fut pas combinée par lui. Il me détestait et, d'autre part, je suis à peu près convaincu qu'il aimait Maryse.

« La haine qu'il me portait était faite de jalousie, de rancune.

« Est-ce lui qui a enlevé ma femme, qui rentre ainsi en scène après des années de silence?

— Je l'ignore, murmura de Villefort, pensif, mais je vous garantis que je ne négligerai rien pour l'apprendre... En tout cas, reprit-il presqu'aussitôt, ainsi que vous le disiez, il y a des années que ce misérable Langevin n'a fait parler de lui... Il est donc douteux que les événements qui nous préoccupent lui soient attribuables.

— Espérons-le, soupira Charles Nadaud, qui ajouta après un silence :

« Vous ne me conseillez pas de faire la tournée des hôpitaux, des commissariats?

— Non, je me charge de recueillir les renseignements s'il y en a de ce côté... Tâchez d'être calme et soyez ce soir, à huit heures, au café de Versailles.

— Oh! je n'y manquerai pas! murmura le jeune homme qui s'éloigna, quelque peu réconforté.

Néanmoins, la journée lui parut interminable et les clients qui eurent affaire à lui purent constater qu'il pensait à tout autre chose qu'à les renseigner.

A l'heure dite, Charles Nadaud vint s'installer devant un guéridon du café indiqué; il ne s'y trouvait pas depuis dix minutes que Jacques de Villefort parut.

— Eh bien, avez-vous du nouveau?.. Avez-vous retrouvé Maryse? s'inquiéta l'infortuné mari en levant vers son interlocuteur un regard anxieux.

— J'ignore encore ce qu'est devenue M^me^ Nadaud, avoua franchement Jacques. Cependant, j'ai appris des choses qui me semblent intéressantes.

Et en quelques mots, le détective exposa les faits suivants à son auditeur :

Tout d'abord, Maryse n'avait été transportée dans aucun hôpital relevant de l'Assistance Publique; son nom ne figurait dans aucun procès-verbal rédigé la veille à la suite d'accident.

— Oui, oui, faisait Nadaud, visiblement découragé.

Jusqu'à la dernière minute, il avait espéré que Jacques lui ramènerait la disparue, et voilà qu'il n'en était rien!...

Cependant, le policier poursuivait son récit.

Par l'administration des postes, il avait appris que, la veille, vers neuf heures, et postérieurement au coup de téléphone donné par Mme Nadaud au magasin de soieries de la rue du Temple, celle-ci avait été appelée à son appareil particulier.

Quelques minutes plus tard, la concierge de la rue de Sèvres l'avait vue sortir, en courant, l'air affolé, et sauter dans un taxi de l'autre côté de la chaussée.

De là à conclure que cette sortie était le résultat de l'appel téléphonique, il n'y avait qu'un pas et de Villefort l'avait franchi.

Bien mieux...

Le détective s'était enquis de ce taxi qui s'était trouvé là, si à propos pour recevoir Mme Nadaud.

Un groom employé dans un cinéma voisin et qui, la veille, à cet instant, se trouvait sur le seuil de l'établissement, avait remarqué le véhicule en question dont, machinalement, il avait noté le numéro.

— Eh bien, le taxi semblablement immatriculé n'était pas hier soir à vingt et une heures rue de Sèvres... Il avait regagné son garage de Montreuil et son conducteur, que j'ai interrogé, dînait en famille, chez lui, dans cette localité.

« Donc, la voiture dans laquelle monta votre femme était maquillée et, si elle se trouvait rue de Sèvres, c'est afin de servir aux desseins des coquins qui attirèrent Mme Nadaud au dehors en lui téléphonant.

« Ils pensaient avec raison que, sans méfiance, elle prendrait le premier taxi qu'elle rencontrerait... Nous nous trouvons donc bien en face d'un enlèvement, conclut Jacques de Villefort.

Charles Nadaud eut un haussement d'épaules.

La science de son compagnon lui semblait bien pauvre car, dès le début, il était, pour son compte, arrivé à cette conclusion et, en la circonstance, Jacques lui apparaissait comme un bien piètre personnage.

Oubliant combien tous les renseignements recueillis avaient dû nécessiter d'efforts, de démarches, il

se disait qu'on n'était pas plus avancé qu'au matin.

Pour Charles, une seule chose comptait : depuis bientôt vingt-quatre heures, Maryse avait disparu sans qu'on sût ce qu'elle était devenue. A ses yeux le reste n'avait qu'une importance relative.

— Quant à Langevin, la justice déclare qu'il est mort il y a trois ans à la Guyane hollandaise où il s'était réfugié après s'être évadé du bagne, reprenait le détective.

— Oh! la justice, fit Nadaud, amer et désabusé.

— En tout cas, depuis cette époque, le misérable n'a jamais plus fait parler de lui, ce qui serait bien étonnant, convenez-en, s'il était encore de ce monde, prononça Jacques.

Pour toute réponse, son compagnon esquissa un geste vague qui pouvait passer pour un acquiescement.

Durant l'heure qui suivit, Jacques de Villefort s'efforça de réconforter son ami, de lui rendre quelque espoir; mais Nadaud semblait effondré et lorsqu'enfin il se quittèrent, ce fut assez mollement que Charles serra la main du policier.

Visiblement, il ne lui pardonnait point ses espoirs déçus.

CHAPITRE IV

— Que vous dirais-je encore, monsieur le commissaire?... Ma femme a disparu depuis quatre jours et j'ignore totalement ce qu'elle est devenue... Dans ces conditions, je me suis décidé à venir vous avertir et à vous prier de la rechercher, conclut Charles Nadaud.

C'était dans le bureau du commissariat de police de son quartier où le jeune homme s'était rendu, ce matin-là, après bien des hésitations.

En effet, l'enquête ouverte par Jacques de Villefort ne donnait aucun résultat. Bien que Charles eût revu son ami chaque jour, celui-ci était toujours

hors d'état de lui apprendre ce qu'était devenue Maryse.

Doutant d'obtenir un résultat par ce moyen, Nadaud, en désespoir de cause, s'était résigné à venir informer la police officielle du malheur qui le frappait.

Son interlocuteur, gros homme à la physionomie renfrognée, l'avait écouté, non sans manifester à plusieurs reprises quelque impatience.

On devinait aisément que la chose ne l'intéressait guère; voyant que le jeune homme se taisait, il eut un haussement d'épaules.

— Que voulez-vous que je vous réponde?... maugréa-t-il enfin.

Pour le coup, Charles Nadaud sursauta.

— Je ne vous demande pas de me dire séance tenante où est ma femme, mais je vous prie de la rechercher... Après tout, c'est votre rôle.

— Oh! vous, vous en avez de bonnes! s'exclama le commissaire en frappant du plat de sa main grasse les dossiers entassés devant lui.

— Permettez, je trouve que...

— Mais, mon cher monsieur, poursuivait le magistrat, si nous devions rechercher toutes les femmes qui, lassées de la vie conjugale, s'éclipsent pour aller goûter ailleurs des joies moins prosaïques, nous n'y arriverions jamais, même si on quintuplait le nombre de nos inspecteurs!

— Quoi, monsieur, vous supposez? suffoqua Charles.

— Vous êtes marié depuis cinq ans, me dites-vous... Vous meniez une existence simple, sortant peu, ne fréquentant pour ainsi dire personne?

— En effet.

— Eh bien, monsieur, votre femme s'est lassée de cette simplicité qui vous convenait peut-être mais la décevait certainement... Les femmes, même les plus raisonnables, sont romanesques... Elles ont plus d'imagination que leurs époux ne leur en prêtent, et un beau jour, écœurées du pot-au-feu conjugal, elles se lancent dans une aventure.

— Oh!

— Ce qui vous arrive est monnaie courante, se produit chaque jour... Vous n'êtes pas le premier mari qui se présente ici, affolé, pour réclamer sa femme qui, à l'en croire, aurait été victime d'un crime.

« Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la vérité est plus simple, heureusement!...

« La dame en question, tandis que son époux était à son bureau ou à son magasin, a fait la connaissance d'un aimable garçon en compagnie duquel elle est partie filer le parfait amour dans un autre quartier de la capitale, ou en province, à moins que cela ne soit à l'étranger.

— Maryse est incapable!... commença Nadaud, indigné.

— Tous les maris l'affirment et cependant...

— Je connais ma femme.

— Tous les maris le prétendent également, ce en quoi ils se trompent profondément... Une femme qui s'ennuie auprès de son époux ne le lui dit point constamment... C'est un secret qu'elle garde pour elle et la chose se comprend.

« Monsieur est très content du genre d'existence qu'il mène, qui est conforme à ses goûts et il se figure que Madame partage sa satisfaction. Parce qu'elle l'accueille aimablement chaque soir, au retour de son travail, il est persuadé qu'aucun rêve romanesque ne hante sa jolie tête, que son idéal est atteint.

« Il se repose paisiblement sur le mol oreiller de la sécurité, ignorant l'abîme qui se creuse tout doucement sous ses pas. Un beau jour, madame décampe et monsieur crie à l'impossible, ajoutant mentalement, quand il ne le fait pas de vive-voix :

« Ma femme partie avec un autre? allons donc... Elle m'aimait trop pour cela. »

« C'est tout à la fois lamentable et risible, conclut le commissaire de police, qui semblait fort satisfait de son petit cours de psychologie à l'usage des maris.

— Monsieur, je vous atteste que vos soupçons sont, non seulement injurieux, mais encore sans fondement, protesta Charles Nadaud, qui avait rougi de colère.

— Qu'en savez-vous?...

— Je vous affirme que...

— Etes-vous au courant de toutes les pensées ayant pu traverser le cerveau de votre femme depuis que vous êtes marié, de toutes les tentations qui l'ont assaillie, de ce qu'elle faisait durant les heures que vous passiez loin d'elle, à votre bureau ou à votre magasin?

— Non, évidemment, mais...

— En ce cas, permettez-moi de vous dire que vous ne connaissez de votre épouse que les apparences extérieures, que la façade qu'elle voulait bien vous montrer... Quant à ce qui se passait derrière celle-ci, vous en êtes tout aussi ignorant que du temps qu'il fait présentement au Thibet ou des occupations auxquelles se livre une indigène des îles Samoa.

« Ce n'est pas parce qu'on vit avec une femme qu'on connaît vraiment sa personnalité.

« Mme Nadaud est jolie, si j'en juge d'après cette photographie que vous avez cru devoir m'apporter; les soupirant n'ont pas dû lui manquer et, si elle a écouté d'un d'eux, vous ne pouvez vraiment pas exiger qu'on mette sur pied toute la police de France pour la retrouver.

Déjà Charles Nadaud se levait, en proie à une irritation qu'il avait peine à dissimuler.

— Au revoir, monsieur, fit-il sèchement, je comprends que j'ai eu grand tort de venir vous déranger.

— Monsieur, si comme moi, vous étiez commissaire de police depuis plus de dix ans, vous auriez une opinion identique...

Le jeune homme n'en entendit pas davantage et, franchissant la porte qui claqua sur ses talons avec violence, il s'élança hors du bureau, maudissant les policiers en général et celui auquel il avait eu affaire, en particulier.

Une fois dans la rue, Nadaud se mit à marcher à grands pas, essayant de calmer la colère à laquelle il était en proie.

Vraiment, ce commissaire s'était montré aussi grossier que stupide, aussi pédant qu'absurde.

Prétendre que Maryse avait fait une fugue, s'était enfuie avec un amant!...

Il est vrai que la chose devait se produire fréquemment, Charles le reconnaissait volontiers et que, d'autre part, ce magistrat ne connaissait point Maryse, ce qui pour lui étaient autant de circonstances atténuantes.

En ce qui concernait la fidélité de son épouse, Charles Nadaud n'avait pas le moindre doute, et les accusations portées contre elle n'avaient en rien altéré la robuste confiance du jeune homme.

En de moins tragiques conditions, il en eut ri aux larmes; présentement, il devait se contenter de hausser les épaules devant un tel manque de perspicacité.

Ce fut alors qu'il se remémora que, dans son émoi, il avait omis de reprendre la photographie de Maryse apportée par lui, ainsi qu'un résumé succinct des événements; ces pièces étaient restées en la possession du commissaire qui les avait déposées sur son bureau.

— Bah! je retournerai les prendre demain, se dit Charles dont le courroux s'apaisait peu à peu. Pour le moment, je me sens incapable d'écouter de sang-froid les sornettes de ce sot personnage.

Maintenant, arrêté au bord du trottoir, il hésitait, se demandant que faire. Se rendrait-il directement à son magasin ou bien pousserait-il jusqu'aux Champs-Elysées, chez Jacques de Villefort?...

Ce fut pour ce dernier parti qu'il opta. La veille, il n'avait point vu le détective, se contentant de l'interroger téléphoniquement.

Un autobus passait dans lequel Charles Nadaud sauta et, moins de dix minutes plus tard, il se faisait annoncer chez le détective.

Celui-ci était en train d'étudier un dossier lorsque

son ami pénétra dans son cabinet de travail et comme toujours, il l'accueillit, la main tendue, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, mon cher Nadaud... Vous avez bien fait de monter; malheureusement, je n'ai rien de nouveau à vous annoncer... Les hommes que j'ai mis en campagne s'occupent activement et de mon côté, je ne reste pas les bras croisés. Seulement, comme je vous l'ai dit, dans une affaire comme celle-ci, il faut de la patience, beaucoup de patience, bien qu'il doive vous en coûter.

— Hélas, soupira Charles en se laissant choir sur un siège.

Durant quelques secondes, les deux amis demeurèrent silencieux; à la dérobée, Jacques de Villefort examinait son visiteur et il eût tôt fait de s'apercevoir que celui-ci semblait gêné, presque mal à l'aise.

Il lui en fit l'observation.

— Dites donc, Nadaud, qu'avez-vous ce matin?... Je vous trouve bizarre. Votre regard évite le mien... On jurerait que je vous intimide, ce qui est inexact. Vous essayez de me cacher quelque chose.

Le jeune homme tressaillit malgré lui tant la question du policier survenait à propos.

Il eut une imperceptible hésitation dont sa loyauté naturelle eut tôt fait de triompher et, prenant bravement son parti, il entreprit de conter sans détour sa visite au commissaire de police de son quartier.

Jacques de Villefort l'écoutait, silencieux, hochant parfois la tête, mais son sourire avait quelque chose de mélancolique qui ne lui était pas habituel.

— Somme toute, mon pauvre Nadaud, vous manquez de confiance en moi? finit-il par articuler.

— Ma foi non! Je vous assure que...

— Alors, comment justifiez-vous votre démarche?

— Que voulez-vous que je vous réponde? Je suis si malheureux qu'en vérité, je ne sais plus à quel saint me vouer, reconnut Charles avec un grand geste de désespoir. Pensez donc, quatre longs jours

se sont écoulés depuis que Maryse a été enlevée et depuis, nous n'avons rien appris la concernant...

« A quelles odieuses violences a-t-elle été en butte?... Est-elle seulement encore de ce monde?... Nous n'oserions le dire l'un comme l'autre.

En achevant de prononcer ces phrases, la voix du malheureux garçon se brisait et son visage creusé par les veilles exprimait l'angoisse la plus profonde.

Affectueusement, Jacques de Villefort lui tapa sur l'épaule.

— Allons, allons, ne nous laissons point gagner par le désespoir, ne nous abandonnons pas à notre imagination qui, en la circonstance, serait la pire conseillère.

Et comme l'autre hochait la tête, le policier poursuivit :

— Raisonnons, que diable, et logiquement autant que possible, ceci ne nous est pas défendu. Si les coquins qui ont enlevé Mme Nadaud voulaient la tuer, ils pouvaient le faire sans grand risque lorsqu'elle sortit de chez elle, l'autre soir. La rue de Sèvres était déserte et ce n'est pas le jeune groom du cinéma voisin qui aurait pu s'y opposer.

— C'est juste, reconnut Charles, mais ceci ne prouve pas que...

— Pour le reste, ne nous hâtons pas de conclure et, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, armons-nous de patience. Peut-être le but est-il plus proche que vous ne le croyez.

« En tout cas, soyez assuré, mon cher Nadaud, que la police officielle ne ferait pas mieux que moi et que je ne néglige rien pour retrouver votre charmante femme.

— J'en suis convaincu, de Villefort; aussi, excusez-moi... J'ai été stupide en exécutant cette démarche. Quant à ce commissaire...

— Son seul tort, c'est de ne pas connaître Mme Nadaud et d'avoir généralisé. Certes, beaucoup de femmes s'ennuient au foyer conjugal et disparaissent volontairement; mais ce n'est pas là une

règle absolue et il en est d'autres, comme la vôtre, qui sont attirées dans un piège.

Durant quelque temps encore, Jacques de Villefort parla de la sorte, s'efforçant d'apaiser, de consoler le pauvre Nadaud, de lui remonter le moral. De toute évidence, il ne lui gardait point rancune de son manque de confiance et, lorsqu'ils se séparèrent, ils étaient parfaitement d'accord.

En sortant de l'agence de police, Charles Nadaud reprit à pas lents le chemin de son domicile.

Il n'avait nul désir de se rendre à son magasin, et l'idée de s'occuper d'affaires lui était particulièrement odieuse. Sa situation d'employé intéressé lui valait une certaine indépendance; d'autre part, son patron, M. Lévy, mis au courant du malheur qui le frappait, l'avait assuré de sa sympathie, lui accordant toute liberté.

Charles Nadaud revint donc rue de Sèvres où il s'enferma.

En se retrouvant dans ce cadre familier où il avait connu des instants si heureux, le cœur de l'infortuné se fondait et de grosses larmes qu'il ne songeait même point à refouler inondaient son visage.

En tournant la tête, il croyait voir surgir Maryse au seuil de la chambre à coucher ou du salon.

Avec des gestes ralentis, Charles maniait sa corbeille à ouvrage, l'écharpe de soie dont, l'autre soir, elle s'était frileusement enveloppée.

Par moment, il avait la sensation que la catastrophe qui s'était abattue sur lui n'était qu'un songe.

Oui, cela n'existait pas... Des choses pareilles n'arrivent point dans la vie courante...

Maryse était partie tout bonnement faire une commission dans le voisinage; bientôt, elle remonterait, gaie, souriante, ainsi qu'à l'ordinaire et, à force de se le répéter, Charles finissait par en être persuadé.

Il prêtait l'oreille, s'imaginant entendre les pas pressés de la jeune femme résonner sur le palier voisin. Elle sonnerait comme elle le faisait lorsqu'elle oubliait sa clef; il se précipiterait afin de lui

ouvrir et, l'attirant dans ses bras, il lui reprocherait doucement son étourderie avec des baisers.

A force de vouloir, Charles Nadaud en était presque arrivé à croire ce qu'il se répétait; néanmoins, il sursauta violemment quand la sonnerie de la porte d'entrée éclata dans le grand silence.

— Oh! fit le jeune homme en se dressant d'un bond. Serait-ce possible?...

Le cœur lui allait à rompre et ce fut tout courant qu'il gagna l'antichambre, manœuvrant la serrure d'une main mal assurée.

La porte ouverte, ce ne fut pas la fine et élégante silhouette de Maryse qui se dressa devant lui, mais celle d'un grand gaillard en gabardine et chapeau melon qui s'enquit d'une voix maussade :

— Vous êtes bien M. Charles Nadaud, n'est-ce pas?

— En effet... Que me voulez-vous? murmura le jeune homme, brusquement arraché à son rêve.

— Je désirerais vous entretenir d'une affaire personnelle.

— Soit, veuillez entrer.

Et Charles Nadaud guida son visiteur vers le bureau-salon où il lui offrit un siège.

— Monsieur, commença l'autre après avoir toussé pour s'éclaircir la voix, je suis inspecteur de la police judiciaire et M. le commissaire du quartier près duquel vous vous êtes rendu ce matin m'a chargé de procéder à une enquête concernant la disparition de M^me^ Nadaud, votre épouse.

— Ah! fit Charles, surpris. M. le commissaire n'avait pas ajouté foi à mes déclarations...

— Euh! vous savez, on entend raconter tant d'histoires... Il faut réfléchir avant d'agir. C'est ce que M. le commissaire a fait sans doute, puisqu'il m'a envoyé auprès de vous.

L'inspecteur semblait fort embarrassé et Charles, qui le comprenait parfaitement, se garda bien d'insister. Après tout, l'envoi de ce policier prouvait que le magistrat avait changé d'avis, qu'une étude plus approfondie du résumé des faits laissé par Na-

daud, avait modifié son opinion. Ce n'était donc point à ce dernier de s'en plaindre; aussi se hâta-t-il d'enchaîner :

— Oui, vous devez avoir raison... Quoi qu'il en soit, je suis à votre entière disposition pour vous fournir tous les renseignements que vous pourriez souhaiter.

Cette déclaration parut rasséréner l'inspecteur, et un sourire satisfait illumina sa face rubiconde que barrait une grosse moustache châtain.

— Très bien, approuva-t-il en tirant de sa poche un crayon et un gros carnet à reliure de cuir. Nous disons donc que Mme Nadaud a disparu...

A nouveau, Charles faisait le pénible récit que nous connaissons; l'autre écoutait, prenant des notes, posant de temps à autre une question précise.

Mme Nadaud n'avait jamais souffert d'amnésie?... N'avait-elle point de parents avec lesquels son mari aurait été brouillé et chez qui elle se serait rendue en secret?...

— Vous comprenez, si elle y était tombée malade...

A toutes ces suppositions, Charles répondait négativement.

— N'auriez-vous point une photographie récente à me confier? demanda encore l'inspecteur.

— J'en ai remis une au commissaire, datant de deux mois à peine. Pourquoi ne vous l'a-t-il pas donnée? s'étonna Charles.

— M. le commissaire aura sans doute oublié... Elle se sera glissée entre deux papiers... Je la lui réclamerai tout à l'heure, répliqua le policier en se levant. Je vais ouvrir une enquête qui, je l'espère, aboutira promptement.

— Vous croyez que...

— Monsieur, sans me vanter, j'ai, au cours de ma carrière, élucidé des mystères autrement compliqués que celui-là, assura l'inspecteur avec autorité. Ayez confiance et ne vous en faites pas... Le seul reproche que je me permettrai de vous adresser, c'est d'avoir tant tardé à nous prévenir...

« Si vous étiez venu dès le lendemain, ma besogne s'en serait trouvée facilitée. Les souvenirs des témoins ayant pu remarquer le passage du taxi emportant votre femme auraient été plus nets, plus précis.

— Sans doute, sans doute, avoua Nadaud, qui ne pouvait nier la justesse de l'observation.

— Mais, fit tout à coup le policier qui relisait ses notes, comment avez-vous appris que le taxi en question portait un numéro maquillé?

— C'est mon ami, Jacques de Villefort, lequel dirige une agence de police privée, qui a fait cette découverte.

— Ah! vous connaissez de Villefort... Je commence à comprendre. Vous l'aviez chargé de retrouver Mme Nadaud.

— En effet, reconnut Charles.

— Et, comme il n'a point réussi, vous vous êtes décidé à venir nous trouver. N'est-ce pas que c'est cela?

— Oui, avoua le jeune homme.

— Parbleu! vous êtes bien tous les mêmes... Vous vous dites que les hommes de la police officielle sont des navets ou des abrutis...

— Non, pas précisément...

— Vous avez plus de confiance en ces messieurs qui vous épatent avec des boniments extraordinaires, qui vous racontent des histoires à dormir debout.

— Jacques de Villefort est mon ami et...

— Bien sûr, mais voilà, il n'a pas retrouvé votre femme, coupa l'inspecteur en haussant les épaules.

— Hélas!

— Que voulez-vous, la chose n'est pas surprenante... Les détectives privés n'ont pas à leur disposition nos archives, nos moyens d'investigation... De plus, il leur faut gagner de l'argent, couvrir leurs frais qui sont considérables et cela est pour eux une obligation qui prime toutes les autres.

« A l'administration, nous n'avons pas de telles préoccupations.

— Je suis convaincu que Jacques de Villefort a fait son possible...

— Oh! je le connais bien, s'exclama le policier avec un gros rire. Il est loin d'être maladroit quand il veut s'en donner la peine... Je l'ai déjà vu opérer...

— Ah! Vraiment? murmura Nadaud pour dire quelque chose.

— Parbleu oui, seulement voilà...

Le policier se tut, comme hésitant à exprimer toute sa pensée; aussi, Charles surpris répéta-t-il :

— Seulement voilà... quoi?... Qu'insinuez-vous?...

— Ecoutez, monsieur Nadaud, je ne devrais peut-être pas vous dire cela à vous, qui êtes son ami, d'abord parce que je ne veux pas vous faire de peine, ensuite, parce que, chez nous, la consigne est d'en raconter le moins possible. Mais vous m'avez l'air d'un brave garçon, c'est pourquoi j'irai jusqu'au bout.

« Il y a des années que je vois opérer Jacques de Villefort et je vous le répète, il est rudement capable. Malheureusement, il est comme les camarades, son entreprise n'est pas une œuvre philanthropique... Il a des frais considérables et le nombre d'agents dont il dispose est fatalement restreint.

« Dans ces conditions, son insuccès en ce qui vous concerne s'explique tout seul.

— Je ne vois pas... murmura Nadaud.

— Voyons, réfléchissez, cela tombe sous le sens. M. de Villefort ne s'occupe, ne peut s'occuper que des affaires très importantes, concernant les clients riches, ceux qui peuvent payer de grosses sommes... Or, j'ai cru comprendre que vous étiez simplement à votre aise.

— Je gagne ma vie, fit Charles, rougissant presque. Si de Villefort m'avait prié de lui verser une provision, je l'aurais fait sans hésiter.

— Sans vouloir vous offenser, la chose aurait probablement dépassé vos moyens! s'exclama le policier, bonhomme. C'est qu'il n'y va pas avec le dos de la cuillère, M. de Villefort!... Tenez, dans une affaire de documents volés à un financier, je l'ai

vu exiger deux cents billets avant de procéder à la moindre recherche... Il est vrai que des millions étaient en jeu... Mais vous vous rendez compte si, dans ces conditions, les notes d'honoraires ont tôt fait de monter.

« Croyez-moi, M. de Villefort ne s'est guère soucié de vous et, en définitive, vous avez bien fait de venir nous trouver... Nous vous rendrons votre petite femme, monsieur Nadaud, je vous le promets et, avant peu encore, c'est moi qui vous le dis.

Sur ce, le policier tendit à son hôte une grosse main dégantée que celui-ci serra cordialement.

Dans l'antichambre, il se retourna pour recommander :

— Ne soufflez pas mot de ce que je vous ai raconté à M. de Villefort... Il a des amis en haut lieu et mes chefs auraient tôt fait de me rappeler que je n'ai pas besoin de bavarder, de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Soyez tranquille, je ne parlerai à personne de votre visite et de vos confidences, affirma Nadaud.

— Cela voudra mieux... Allons, au revoir, monsieur, et à bientôt.

La porte refermée sur l'inspecteur de police, Charles Nadaud revint au salon, l'air pensif.

Les réflexions de ce brave homme l'avaient frappé et, à présent, bien des choses qui lui avaient paru inexplicables, apparaissaient claires, limpides.

Les propos de policier étaient marqués au coin du bons sens; au reste, il n'avait aucun intérêt à calomnier Jecques.

Si ce dernier n'avait pas obtenu de résultat, c'est que, bien certainement, il ne s'en était pas donné la peine. Son accueil cordial, ses façons amicales et encourageantes avaient pour but d'inciter Charles à faire les gestes nécessaires, à poser la question primordiable.

— Quelle provision dois-je verser?

Gêné par leurs relations, de Villefort s'était gardé de la formuler, et, comme Charles n'y avait point

songé, il avait tout bonnement laissé tomber l'affaire.

— L'argent... Toujours l'argent... se répétait Nadaut avec amertume. Notre vie entière est dominée par cela... Quand on est riche, tout est possible, les pauvres sont abandonnés à eux-mêmes, si intéressants soient-ils... L'amitié... tous les autres sentiments n'y peuvent rien.

Une profonde rancœur l'envahissait et pour ne plus penser à ces choses, il s'enfonça à nouveau dans ses souvenirs, évoquant la silhouette de sa Maryse bien-aimée, ainsi qu'il le faisait quand ce brave homme d'inspecteur était survenu.

CHAPITRE V

Il nous faut revenir à Maryse que nous avons laissée, au soir de son enlèvement, enfermée en une chambre inconnue, transformée en prison à son usage.

Durant la nuit qui lui parut interminable, l'infortunée jeune femme, en proie à toutes les appréhensions, à toutes les angoisses, ne dormit guère.

De temps à autre, son organisme surmené succombait à la fatigue; alors, elle glissait au sommeil, mais pour s'éveiller bientôt, tremblante de peur, la sueur au front.

Un silence profond régnait dans la demeure, à croire que nul autre être vivant ne s'y trouvait; de l'extérieur, n'arrivait aucun bruit. Bien certainement, cette maison devait être située en un coin isolé de banlieue, loin de toute autre habitation, et la route qui la desservait ne devait guère être fréquentée.

Enfin, Maryse finit par s'assoupir pendant plusieurs heures et ce repos bien qu'agité, fiévreux, lui fut des plus profitables.

Lorsque la jeune femme s'éveilla, elle se sentait

apaisée; avec le calme, sa lucidité lui était revenue, de même qu'une partie de ses forces.

Avant tout, il s'agissait de procéder à une reconnaissance approfondie de sa prison, chose que, la veille, elle était trop troublée pour faire.

Mme Nadaud alluma donc le lustre central et à sa clarté, commença une inspection minutieuse des lieux, sondant les murs, ébranlant la porte, secouant vigoureusement les persiennes.

Mais ces dernières résistèrent à tous ses efforts, la porte demeura close et elle eut tôt fait de se convaincre qu'aucune autre issue n'existait.

Dans l'armoire de pitchpin, elle trouva quelques serviettes de toilette, un peu de linge féminin, ce qui démontrait que ses ravisseurs comptaient sans doute la garder longtemps dans cette pièce.

Maryse Nadaud fit ses ablutions, ce qui acheva de la remettre; après quoi, elle se contraignit au calme, s'efforçant d'étudier sa situation sur toutes ses faces comme s'il se fût agi d'un simple problème offert à sa perspicacité.

Pendant ce temps, le jour était venu, la jeune femme s'en aperçut à un mince rai de clarté filtrant au sommet de la persienne de gauche; mais à l'entour, le silence était tout aussi profond que précédemment.

Néanmoins, en prêtant l'oreille, la jeune femme crut discerner de lointains sifflets d'usine ou de chemin de fer, des appels étouffés de klaxons.

Tout cela prouvait qu'elle ne se trouvait pas au fond d'une campagne perdue; au reste, en rassemblant ses souvenirs, elle croyait pouvoir affirmer que vingt minutes, tout au plus, s'étaient écoulées entre l'instant où elle était remontée en voiture, devant la clinique de l'avenue Bosquet, et celui où ses mystérieux agresseurs l'avaient obligée à mettre pied à terre.

En un laps de temps aussi bref, un taxi, même marchant à grande allure, ne saurait s'éloigner de la capitale de façon considérable.

Maryse en conclut donc qu'elle était détenue en

un point de la proche banlieue située entre Paris et Versailles, mais ceci ne l'avançait pas à grand'-chose.

Pourquoi l'avait-on enlevée?... Quel but poursuivaient ses ravisseurs?...

D'autre part, que cachait la disparition de Charles?

Autant de questions insolubles qui se posaient à la sagacité de la jeune femme et auxquelles elle résolut de réfléchir successivement, car, de leur examen pouvaient découler des éclaircissements concernant sa position actuelle.

Le début ne fut guère encourageant.

— Pourquoi m'a-t-on enlevée? se répétait Maryse en hochant pensivement sa jolie tête. Voilà ce que je ne parviens pas à deviner.

Son mari et elle n'étaient guère riches. Une enquête même superficielle devait l'apprendre rapidement à ses ennemis. Donc, la possibilité d'obtenir une forte rançon leur était interdite et la logique amena Mme Nadaud à se poser la seconde question : quel but poursuivaient ses ravisseurs?

Sur ce point, comme sur le précédent, elle dut s'avouer, après réflexion, que son ignorance demeurait totale. Il ne pouvait s'agir d'une vengance, Charles et elle n'ayant pas d'ennemi, à moins que...

Maryse frissonna longuement car, de même que l'avait fait son mari, elle songeait à présent à Langevin, à ce parent qui s'était montré si opposé à son mariage.

Tant qu'elle était restée jeune fille, il avait été bon pour elle, la comblant de prévenances, de cadeaux.

Son attitude s'était modifiée du tout au tout quand elle avait parlé d'épouser Charles Nadaud. Alors, il s'était montré leur ennemi irréductible et, de cette époque de son existence, Maryse gardait un souvenir pénible.

Devant ses yeux, s'évoquait la silhouette lourde, massive d'Oscar Langevin, avec sa tête puissante dont la quarantaine argentait les cheveux bruns, son

regard dur, dominateur, sa parole rude, brutale même.

Son sang se glaçait en songeant à certaines confidences proférées par Charles, en un soir d'abandon et contre lesquelles elle avait véhémentement protesté.

— Langevin t'aimait... C'est pourquoi il nous a odieusement persécutés... Il était jaloux de l'amour que tu me portes... Il aurait voulu te garder près de lui et faire de toi sa femme, sa maîtresse...

A l'époque, Maryse avait souri, haussé les épaules, refusant d'admettre une pareille possibilité, bien qu'au fond, elle fût à peu près convaincue que Nadaud touchait juste.

Il est des choses que les jeunes filles les plus innocentes devinent aisément.

Oui, Oscar Langevin devait l'aimer, tout au moins la désirer, cela avec la violence de sa nature.

A présent que Maryse, devenue femme, pouvait réfléchir, analyser certains regards, certaines attitudes, elle en était intimement persuadée et, si elle avait refusé d'en convenir avec Charles, c'était à la suite d'un sentiment de pudeur instinctive.

Mais depuis ce temps lointain, des années s'étaient écoulées.

Oscar Langevin s'était jeté à corps perdu en de fâcheuses entreprises, se liant avec de louches individus, commettant de nombreux vols, tant et si bien qu'arrêté, jugé et condamné, il avait été expédié au bagne.

Il est vrai qu'il n'avait point tardé à s'en évader et que l'administration pénitentiaire affirmait qu'il était mort.

Quoi qu'il en soit, il y avait des années qu'il n'avait fait parler de lui. Admettre qu'il fût pour quelque chose dans son enlèvement laissait Maryse singulièrement sceptique, bien qu'au fond d'elle-même, elle en gardât une sourde appréhension.

Aussi, afin de se soustraire à cette pénible impression, la jeune femme se contraignit-elle à envi-

sager la troisième question, celle concernant son mari.

A cette heure, elle le comprenait aisément, le coup de téléphone l'informant que Charles, blessé, avait été transporté à la clinique de l'avenue Bosquet, ce coup de téléphone n'avait d'autre but que de l'attirer hors de chez elle, de la faire monter dans le premier taxi venu, bref, de faciliter son enlèvement.

Tout cela était simple, clair, évident, mais n'expliquait en rien le retard anormal de Charles Nadaud.

D'ordinaire, celui-ci rentrait vers sept heures et demie. Or, la veille, à neuf heures, il n'avait pas encore paru rue de Sèvres, bien qu'il eût quitté son magasin de la rue du Temple comme d'habitude, la réponse du veilleur de nuit ne permettait pas le moindre doute à cet égard.

Où donc était allé Charles en sortant de la maison Lévy?

Fallait-il donc admettre qu'il eût été attiré dans un guet-apens, comme cela devait se passer pour sa femme deux heures plus tard?

Maryse jugeait la chose peu vraisemblable.

Charles était jeune, vigoureux; on n'enlève pas en plein Paris, à sept heures du soir, un homme tel que lui.

Alors?...

Parvenue à ce point de ses déductions, la jeune femme devait s'avouer qu'il lui était impossible de les pousser plus loin et ceci était gros de conséquences.

Si Charles était tombé au pouvoir de leurs ennemis communs, non seulement elle devait trembler pour lui, mais encore sa perte à elle devenait certaine.

Les Nadaud vivaient à l'écart, ayant peu d'amis; nul ne s'inquiéterait de leur double disparition, tout au moins pas avant longtemps.

D'ici là, quels événements pouvaient survenir!...

Rien que d'y songer, Maryse sentait son sang se glacer dans ses veines.

Son seul espoir de recouvrer promptement sa liberté était que Charles n'eût point perdu la sienne. En ce cas, alarmé par sa disparition, il devait déjà s'être mis à sa recherche.

Maryse, qui connaissait l'étendue de son amour, était assurée qu'il remuerait ciel et terre pour la retrouver, l'arracher à ses ravisseurs.

— Charles est libre... Il est impossible qu'il en soit autrement, ce serait trop affreux, se répétait la jeune femme avec obstination, se refusant à examiner d'autres hypothèses. Déjà, par ses soins, la police a dû être alertée, les investigations ont dû commencer...

« Avant peu, on retrouvera ma piste et je verrai mon mari surgir à la tête de mes libérateurs.

Cette idée à laquelle elle s'accrochait désespérément, lui restitua quelque confiance et elle décida d'attendre patiemment l'heure bénie de la délivrance sans réfléchir davantage, ce qui ne l'avançait pas à grand'chose.

Un craquement léger en retentissant dans l'escalier la fit soudain se dresser, très pâle et toute vibrante.

Etouffant le cri d'effroi prêt à jaillir de ses lèvres, Mme Nadaud tendit l'oreille.

Très vite, elle se convainquit qu'elle ne s'était pas trompée : quelqu'un gravissait les degrés à pas feutrés, traversait le palier pour venir s'arrêter devant la porte de sa chambre.

Instinctivement, Maryse recula jusqu'à la fenêtre à laquelle elle s'adossa, et là, la face contractée, les yeux agrandis par l'angoisse, elle attendit, les tempes emperlées d'une sueur froide.

Si elle avait eu une arme, elle s'en serait saisie, mais durant la visite minutieuse à laquelle elle avait procédé, elle n'avait rien découvert de semblable.

Il y eut un grincement dans la serrure; après quoi, le battant s'écarta lentement et un homme parut qui, durant une seconde, s'immobilisa sur le seuil, promenant à l'entour un regard circonspect.

Presqu'aussitôt, il aperçut la prisonnière debout

en face de lui et, inclinant la tête en signe d'approbation, il pénétra dans la chambre, non sans avoir soigneusement refermé la porte à double tour.

Le nouveau venu était de taille moyenne et portait un complet-veston gris foncé d'aspect usagé.

Il était coiffé d'une casquette, chaussé de pantoufles à semelles de feutre et son visage se dissimulait sous un masque de satin noir percé de deux trous à travers lesquels on voyait étinceler ses yeux qui ne quittaient point la captive.

Sa main gauche soutenait un panier et, s'étant approché de la table, il y posa plusieurs assiettes que d'autres recouvraient soigneusement.

Un morceau de pain, un petit flacon contenant du vin rouge, vinrent s'aligner auprès.

— Votre déjeuner, annonça brièvement l'homme avec un geste significatif.

Sur ce, faisant demi-tour, il se dirigea vers la porte.

Ce fut alors que Maryse, s'arrachant à l'espèce de torpeur qui, jusque-là, semblait l'avoir clouée sur place, se précipita vers lui en s'exclamant :

— Monsieur, au nom du ciel!...

— Quoi, que voulez-vous? questionna le personnage masqué en voltant prestement sur ses talons pour faire face à la jeune femme.

Son ton n'était guère encourageant et, très visiblement, il se tenait sur la défensive, prêt à repousser toute attaque ou à s'opposer à toute tentative d'évasion.

Maryse le comprit nettement; au reste, elle n'avait aucunement l'intention d'assaillir cet individu d'apparence vigoureuse qui n'aurait point eu de peine à la maîtriser.

Ce fut donc d'une voix suppliante qu'elle reprit :

— Monsieur, je vous en prie, dites-moi où je suis, pourquoi on m'a enlevée, ce qu'on veut faire de moi.

— Voilà bien des questions auxquelles je ne répondrai point, grogna le geôlier.

— Monsieur, je vous en conjure...

— On m'a défendu de vous parler, de vous renseigner.

— Qui cela on? insista Maryse.

— Voilà qui ne vous regarde pas.

Déjà, le bandit faisait à nouveau un pas vers la porte.

— Monsieur, écoutez-moi... Mon mari et moi ne sommes guère riches, cependant je vous promets de vous récompenser largement si vous m'aidez à sortir d'ici... Combien désirez-vous? reprit-elle d'une voix ardente, en levant vers le misérable un visage implorant.

— Rien que vous puissiez me donner... Je sais que vous êtes fauchés... Alors, pas la peine d'insister!

Et, sur cette réponse brutale, l'homme reprit sa marche, laissant la pauvre Maryse interdite et navrée.

Elle l'entendit verrouiller la porte puis regagner le rez-de-chaussée où, sans doute, il montait une garde vigilante.

Alors, l'infortunée s'écroula sur une chaise et, la tête dans les mains, s'abandonna à un nouvel accès de désespoir.

Celui-ci dura longtemps; maintenant, Maryse était en proie au découragement le plus absolu.

Elle avait la conviction que sa perte était irrémédiable, qu'elle ne sortirait point vivante de ce traquenard!...

Cependant, après avoir bien pleuré, elle finit par se calmer.

Au cours de l'après-midi, elle ressentit des tiraillements d'estomac qui lui rappelèrent qu'elle n'avait rien pris depuis plus de vingt-quatre heures.

La nature ne perd jamais ses droits; poussée par la faim qui se faisait de plus en plus impérieuse, Maryse se décida à se rapprocher de la table, à soulever les assiettes servant de couvercle aux plats apportés par son gardien.

Dans l'un, elle trouva une escalope coupée en petits morceaux, dans l'autre des haricots verts. Le

troisième renfermait de la salade d'endives, le quatrième, deux bananes et une orange.

Naturellement les premiers, qui attendaient depuis plusieurs heures, étaient froids; néanmoins, Maryse mangea d'assez bon appétit.

Son couvert se composait uniquement d'une fourchette d'étain; pas de couteau, ses ravisseurs craignant sans doute qu'elle attentât à ses jours.

La jeune femme arrosa ce repas d'un verre d'eau rougie; après quoi, elle se sentit quelque peu réconfortée.

Sa montre, qu'elle avait omis de remonter, s'était arrêtée et la journée s'écoula avec une lenteur désespérante.

Au soir, l'homme était de retour, rapportant de nouvelles provisions, mais cette fois, Maryse eut beau lui adresser la parole, il ne daigna même pas lui répondre.

Comme il allait se retirer, la jeune femme s'exclama :

— Au moins, si je dois rester longtemps ici, apportez-moi un livre, un ouvrage de couture, je ne sais quoi faire.

Sans mot dire, l'homme referma la porte; mais le lendemain, il déposait, avec le déjeuner, un livre sur le coin de la table.

Maryse, qui avait passé une assez bonne nuit, s'en saisit. C'était un roman que, son repas absorbé, elle se contraignit à parcourir.

De temps à autre, elle s'arrêtait, prêtant l'oreille, mais comme la veille, elle ne distingua que des bruits confus, lointains.

Plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte sans amener de changement dans la position de la jeune femme.

Matin et soir, son muet geôlier lui apportait sa nourriture et des livres. Toujours, la viande était coupée au préalable et Maryse avait beau prier, menacer, il gardait toujours le même farouche silence.

C'était à désespérer ou à devenir folle!...

Mme Nadaud s'avouait que si cela devait continuer longtemps, sa raison n'y résisterait point.

Les angoisses, l'épouvante finiraient certainement par en triompher et elle sombrerait dans la démence.

Elle songeait à ces choses, ce soir-là, affaissée dans le fauteuil, un livre abandonné sur ses genoux, lorsque, brusquement, elle sursauta.

Un pas rapide gravissait l'escalier sans chercher à se dissimuler. Ce n'était pas celui de son gardien, lequel était venu, une heure plus tôt, apporter le dîner.

Comprenant qu'un nouveau péril la menaçait, la jeune femme bondit sur ses pieds et, passant derrière le fauteuil comme pour s'en faire un rempart, elle attendit, les nerfs tendus, les sens en éveil.

Presqu'aussitôt, un homme parut, enveloppé d'un pardessus de couleur sombre dont le col relevé et une écharpe de soie noire dissimulaient le bas du visage.

Un feutre aux bords rabattus projetait sur le haut une ombre protectrice tout autant qu'impénétrable.

Ayant repoussé la porte, il s'y appuya, fixant sur la prisonnière un regard presque insoutenable.

— Que me voulez-vous? cria cette dernière, incapable de supporter plus longtemps le pénible silence qui s'était établi.

Sans répondre, l'homme écarta son écharpe, jeta son feutre sur une chaise. Alors, sa physionomie apparut en pleine clarté.

C'était celle d'un individu de quarante-cinq à cinquante ans, aux traits creusés, singulièrement durcis et comme impassibles.

Ses cheveux blancs faisaient paraître encore plus sombre son teint basané.

Il avait des yeux gris, petits et vifs, le nez fort, une bouche rouge aux lèvres épaisses et sensuelles s'entr'ouvrant sur des dents larges et blanches.

Un instant, Maryse le considéra, puis un nom jaillit de ses lèvres :

— Oscar Langevin! proféra-t-elle avec épouvante.

Ainsi, ses pressentiments de l'avaient point trompée; c'était à ce parent devenu son ennemi depuis son mariage qu'elle était redevable de son enlèvement.

— Ah! vous me reconnaissez, fit-il d'une voix rauque qu'elle ne lui avait jamais entendue. J'ai pourtant rudement changé!

Le fait est qu'il semblait un tout autre homme et Maryse dut s'avouer que, si elle l'avait croisé dans la rue, sans être prévenue, elle ne l'aurait point identifié.

— J'ai eu de la misère, reprenait cependant Langevin de sa voix sourde. J'ai rudement souffert et cela vous trempe un homme... Heureusement, cette époque est terminée... J'ai appris à vivre à mes dépens et les flics ne sont pas prêts à me remettre la main dessus.

— Prenez garde... En agissant comme vous le faites, vous vous exposez à toutes les rigueurs de la loi, riposta Maryse qui se remettait.

— Mes précautions sont bien prises et je n'ai rien à craindre, gronda-t-il. Ne discutons donc pas.

Comme elle se disposait à répliquer, il poursuivit :

— En voilà assez... Occupons-nous de vous... Maryse, je vous aime, je vous ai toujours aimée. Alors que vous n'étiez qu'une fillette, je vous chérissais déjà... J'attendais que vous fussiez devenue une femme pour vous parler de mon amour... Un autre, votre mari, a pris les devants. Je ne le lui pardonnerai jamais.

Sa voix avait un accent sauvage qui glaça la jeune femme.

— Maryse, vous serez à moi, cela de bon gré, sinon Charles Nadaud est perdu... Ecoutez et comprenez-moi... A cette heure, Nadaud, que j'ai fait enlever, est retenu prisonnier dans une campagne perdue...

« Si vous refusez de m'obéir, de m'appartenir,

ce soir-même, je retournerai là-bas et lui planterai mon couteau dans le cœur.

« On ensevelira son cadavre au fond du jardin inculte et quand on le découvrira, dans bien des années, je serai loin, ainsi que vous.

« Vous avez la vie de votre mari entre vos mains, songez-y bien.

— Que dois-je faire pour le sauver? balbutia-t-elle, comprenant qu'il était homme à réaliser ses menaces.

— Vous allez écrire à Nadaud que vous ne l'aimez plus, que vous avez un amant, que vous partez avec lui.

— Mais ce n'est pas vrai!... Je vais lui briser cœur.

— Préférez-vous donc qu'il meure? jeta-t-il brutalement.

— Continuez, demanda-t-elle, haletante et domptée.

— Cette nuit, vous serez mienne et demain, nous partirons pour l'étranger en un lieu sûr où vous passerez pour ma femme. Sous deux jours, Nadaud recevra votre lettre et sera remis immédiatement en liberté, je vous le jure.

« Désormais, il n'aura plus rien à redouter de moi et je ferai de vous la plus heureuse des femmes... Je suis riche, j'ai de l'argent, de quoi satisfaire tous vos caprices, vos fantaisies.

« Acceptez l'existence dorée que je vous offre en échange de la vie plate et mesquine que vous meniez auprès de Charles Nadaud.

— Mais c'est lui que j'aime!... cria-t-elle, éperdue.

— Alors, choisissez, grinça-t-il. Pour lui, ce sera la vie ou la mort.

Elle lut dans ses yeux une résolution implacable; son pauvre cœur défaillait et, après une suprême hésitation, elle s'approcha lentement de la table sur laquelle Langevin avait déposé du papier, une enveloppe, un stylographe.

En pleurant, Maryse traça les lignes suivantes :

Mon pauvre Charles, pardonne-moi mon départ, la peine que je te cause, mais auprès de toi, je m'ennuyais par trop. J'ai rencontré un homme qui, je l'espère, me conduira vers le bonheur.

Adieu, tâche de refaire ta vie.

Maryse.

Langevin, qui lui soufflait les phrases une à une, surveillait la rédaction de la missive.

Lorsque celle-ci fut achevée, un grondement de satisfaction s'étrangla dans sa gorge et, vivement, il s'empara du papier ainsi que d'une proie, cependant que la jeune femme, épuisée, vaincue, s'écroulait, à demi-défaillante, sur un fauteuil voisin.

CHAPITRE VI

— Enfin, c'est vous, de Villefort, qu'y a-t-il? questionnait Charles Nadaud en ouvrant à son ami la porte de son appartement. Votre coup de téléphone de tout à l'heure m'annonçant votre visite m'a mis sens dessus dessous.

— J'ai du nouveau, mon cher, et du bon; mais arrivez, je vous conterai tout cela en voiture, riposta allégrement le détective.

— Où allons-nous?

— Délivrer votre femme, très probablement.

— Quoi... Vous sauriez où est Maryse?... Vous auriez enfin découvert l'endroit où on la retient prisonnière? sursauta Charles, devenu très pâle.

— J'en suis persuadé. Seulement, dépêchons-nous.

Déjà, de Villefort regagnait l'escalier, Charles Nadaud le suivit en proie à l'émoi qu'on devine.

En bas, la puissante auto du policier les attendait sous la garde de son chauffeur habituel et d'un

homme en chapeau mou dont la vue arracha un geste de surprise au mari de Maryse, car il lui semblait bien l'avoir aperçu à plusieurs reprises non loin de sa demeure.

— Montez, je vous expliquerai, coupait de Villefort en le poussant dans la voiture où il le suivit.

Aussitôt, celle-ci démarra, filant rapidement par la rue de Sèvres.

Il était dix heures du soir; aussi les véhicules commençaient-ils à se faire rares.

— Je vais vous faire un résumé succinct de la situation, attaquait le détective en allumant une cigarette. Il y a trois jours, j'ai fait passer un avis dans les revues médicales, priant les personnes pouvant me donner des renseignements sur Mme Nadaud récemment disparue, de le faire au plus tôt.

« En effet, j'avais réfléchi que, puisqu'on vous avait retenu hors de chez vous le soir de l'enlèvement de Maryse avec une histoire de maison de santé, il se pouvait fort bien qu'on eût usé d'un procédé identique à l'égard de votre femme. Ainsi s'expliquait sa sortie tardive, son air affolé.

« Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. Hier, je recevais un coup de téléphone de la surveillante de la clinique de l'avenue Bosquet, relatant la visite que votre femme lui fit le soir de sa disparition, vers neuf heures et demie. Mme Nadaud avait reçu une communication que, blessé, vous aviez été transporté dans cet établissement...

« Vous voyez, on avait usé du même moyen.

— En effet, fit Charles qui bouillait d'impatience Mais pourquoi ne m'avoir rien dit de tout cela?

— Une indiscrétion est toujours à craindre.

— Oh!

— Mais certainement. La preuve, c'est que vous en avez commis une que je ne vous reproche pas. Je constate simplement.

Et, coupant court aux protestations stupéfaites de son interlocuteur, le policier enchaîna :

— J'en termine avec la déposition de ma surveil-

lante. Par une fenêtre, elle vit Mme Nadaud remonter dans le taxi qui l'avait amenée. Puis celui-ci s'éloigna. Il était dix heurs quarante. C'est la dernière fois que votre femme fut aperçue.

— Permettez... Tout à l'heure, vous m'avez incriminé.

— J'y arrive, sourit de Villefort. En montant en voiture, vous avez manifesté quelque surprise à la vue de Viala, celui de mes agents qui est assis devant nous, près du chauffeur.

— Oui, je l'ai aperçu à plusieurs reprises ces jours-ci.

— Il vous surveillait, mon cher, en compagnie de l'un de ses collègues, nommé Lubin.

— Moi! s'exclama Nadaud, abasourdi. Vous avez des façons d'agir...

— Dont je m'applaudis une fois de plus. Je pensais que les coquins auxquels nous avons affaire s'efforceraient de se tenir au courant de vos démarches, afin d'y parer, le cas échéant. De là, la surveillance discrète dont je vous fis entourer.

— Vous auriez pu me prévenir.

— Jamais de la vie! Vous auriez cessé d'être naturel, comme toute personne qui se sent filée, et nos adversaires auraient eu tôt fait de s'en apercevoir.

— Tout de même... maugréa Nadaud.

— Je n'eus qu'à me féliciter de ma décision. Tout de suite, mes hommes remarquèrent que des individus d'allures suspectes vous surveillaient également...

— Mais je n'ai rien vu de pareil! protesta Nadaud, incrédule.

— Bien entendu. Quoi qu'il en soit, vous étiez filé, mon bon ami. Ce matin, quand vous allâtes au commissariat, l'un des drôles en question était sur vos talons, de même lorsqu'ensuite vous vîntes chez moi.

« Le personnage vous ramena chez vous, puis téléphona d'un bistrot voisin, ainsi qu'il l'avait fait à

plusieurs reprises, sans doute, pour demander des ordres, mais Viala ne put rien entendre.

« Une demi-heure plus tard, notre homme gravissait votre escalier et frappait à votre porte. Au reste, voici son signalement, poursuivit paisiblement de Villefort. Grand, fort, l'air bonasse, chapeau melon, gabardine.

— Mais vous vous trompez, cet homme n'est autre qu'un inspecteur...

Charles Nadaud s'interrompit brusquement; puis, prenant son parti, il conta à son tour la visite que lui avait faite, le matin même, l'inspecteur de la Sûreté, envoyé par le commissariat.

— C'est lui que votre agent a remarqué.

— Parfait! s'exclama Jacques, de mieux en mieux. Les bandits ne manquent pas d'imagination et, afin d'être mieux renseignés sur ce que j'entreprenais, ils se sont adressés directement à vous...

« Quand je vous disais, mon cher, que vous aviez commis une indiscrétion, sans le vouloir.

— Quoi... Cet inspecteur...

— N'appartient pas plus que vous à la Sûreté. C'est un des coquins qui ont enlevé Mme Nadaud.

Et, comme Charles, sceptique, hochait la tête, le détective poursuivit :

— Voyons, rappelez-vous ce que vous venez de me raconter. Le prétendu inspecteur ignorait que vous aviez remis une photographie de votre femme au commissaire du quartier. C'est là une preuve qu'il ne venait point de sa part.

— Peut-être un simple oubli, rétorqua Charles, mal convaincu.

— La suite de mon récit va vous démontrer la justesse de mes affirmations. Jusqu'aux environs de huit heures, notre homme demeura embusqué chez un marchand de vin, voisin de votre demeure d'où il téléphona à plusieurs reprises.

« Comme vous n'étiez point sorti de la journée, il dut supposer non sans raisons que vous ne vous risqueriez point dehors à cette heure tardive et il leva le siège.

« Un de mes agents, Lubin, lui emboîta le pas, tandis que Viala restait pour vous garder.

— Suis-je donc menacé? s'étonna Nadaud.

— Sait-on jamais? En tout cas, quelque chose pouvait se passer rue de Sèvres et je tenais à en être informé.

« Tout à l'heure, Lubin m'a téléphoné. Le soi-disant inspecteur rejoignit, avenue de l'Observatoire, un individu qui l'y attendait. Tous deux conférèrent assez longuement; après quoi, ils se séparèrent.

« Lubin prit en chasse le nouvel individu qui était monté en auto et, après bien des détours, ce dernier l'amena au fond de Malakoff. Là, notre inconnu mit pied à terre et, abandonnant sa voiture, se dirigea vers une maison isolée, située au centre d'un immense terrain vague.

« Les précautions qu'il prenait pour s'assurer qu'il n'était pas suivi firent conjecturer à Lubin que les choses devenaient sérieuses. Ayant vu son homme entrer dans la maison en question, il revint crever les pneus de son auto afin de l'empêcher de détaler, puis il courut jusqu'au plus prochain bistrot d'où il me téléphona.

« A présent, vous en savez tout aussi long que moi, acheva le détective, en jetant sa cigarette qu'il avait laissé éteindre.

— Ainsi, vous supposez? commença Nadaud, quelque peu étourdi par ce rapide exposé...

— Que votre femme est détenue dans la petite maison de Malakoff.

— Rien ne le prouve.

— Avant peu, nous serons fixés sur ce point, car nous nous y rendons; nous sommes même arrivés, déclara allégrement Jacques de Villefort.

En effet, tandis que les deux amis s'entretenaient de la sorte, l'auto avait poursuivi sa course et, sortant de Paris par la porte de Versailles, avait traversé Issy-les-Moulineaux, écornant Vanves, puis Malakoff.

Maintenant, elle stoppait dans une rue nouvellement percée, au sol défoncé et que bordaient à droite et à gauche des terrains vagues.

Jacques de Villefort mettait pied à terre; Charles Nadaud se hâta de l'imiter, de même que Viala.

L'endroit était parfaitement désert et sinistre à souhait.

— Un vrai décor de mélodrame, n'est-ce pas? sourit Jacques, qui avait surpris le regard de son ami.

— Certes... Et la maison?...

— Est située à moins de cent mètres d'ici. Lubin doit la surveiller. A présent, en route. Suivez-moi en imitant mes mouvements de votre mieux, et surtout pas de bruit.

« Il ne faut pas donner l'éveil aux gens que nous voulons surprendre.

Déjà, le chauffeur dissimulait sa voiture, tous feux éteints, derrière une palissade.

Les trois hommes se mirent en marche, étouffant le bruit de leurs pas.

Viala suivait le trottoir de gauche, tandis que de Villefort et Nadaud empruntaient celui de droite.

Parvenu à l'angle d'une voie transversale aussi abandonnée que la précédente, Jacques s'immobilisa, sifflant doucement par trois fois, à intervalles réguliers.

Un signal identique lui répondit et, la minute suivante, une forme humaine émergeant des ténèbres, se rapprochait du détective.

— Bonsoir, Lubin, fit brièvement celui-ci. Du nouveau?...

— Non, répliqua l'interpellé. L'homme de l'avenue de l'Observatoire n'est pas ressorti de la maison...

— Très bien.

— J'ai fait le tour de celle-ci à distance respectueuse. Il y a de la lumière au rez-de-chaussée et dans une chambre du premier étage, mais les volets sont hermétiquement clos et je n'ai pas osé m'approcher...

— Vous avez bien fait... Guidez-nous.

Cette conversation, dont Charles Nadaud n'avait pas perdu une syllabe, s'était échangée à voix basse.

Lubin donna encore quelques précisions concernant la topographie des lieux; puis, Viala, ayant rallié la petite troupe, celle-ci se mit en marche, précédée de l'agent.

Maintenant, on coupait à travers un immense terrain vague, encombré d'amoncellements de matériaux de rebut, de tas d'ordures entre lesquels poussait une herbe rare.

Au loin, vers la gauche, on entrevoyait des lumières indiquant que, de ce côté, il devait y avoir une agglomération importante; en arrière, passait une voie ferrée, car, de temps à autre, on percevait les grondements, les coups de sifflet de trains roulant à toute vitesse.

Enfin, Lubin se laissa glisser dans une sorte de fossé profond d'un demi-mètre, encombré de détritus au milieu desquels il s'agenouilla sans s'occuper autrement de salir son pantalon.

— Venez, chef, appelait-il à voix basse.

Jacques de Villefort se hâta de le rejoindre, tandis que Viala et Nadaud demeuraient immobiles à dix mètres en arrière.

— Vous voyez, chef, soufflait Lubin, en montrant un pavillon dont la masse sombre se dressait à moins de trente pas.

— Oui, fit Jacques sur le même ton, cependant que son regard perçant semblait prendre une photographie des lieux.

Le pavillon, que n'entourait aucune clôture, avait été érigé au milieu du terrain vague qui se continuait à perte de vue. Une voie à peine ébauchée devait passer devant; actuellement, les policiers se trouvaient du côté de la façade postérieure.

— C'est la fenêtre de gauche, au premier, qui est éclairée, susurra Lubin à l'oreille de son chef.

— Bien.

— Il y a une autre lumière au rez-de-chaussée, mais sur le devant, ce qui semble indiquer qu'il y a du monde en bas et en haut.

Jacques de Villefort esquissa un signe d'assentiment; on allait probablement avoir affaire à plusieurs adversaires et il s'agissait de jouer serré, car on n'était pas en nombre.

Heureusement, l'ennemi était séparé en plusieurs groupes; donc, il convenait de le surprendre avant qu'il ait pu se rassembler.

— Lubin, vous resterez ici, ordonnait Jacques, après avoir réfléchi. Si quelqu'un tentait de fuir par ce côté, tirez dessus sans hésiter. Au cas où vous entendriez mon coup de sifflet, rappliquez par devant, car alors nous aurions besoin de vous, mais attendez ce signal pour abandonner votre poste.

— Compris, chef, murmura l'agent.

Sur ce, Jacques de Villefort rejoignit ses deux autres compagnons.

— Eh bien, que faisons-nous? s'enquit Charles Nadaud, qui se rongeait d'impatience.

— Nous allons attaquer... Le gibier est toujours au gîte... Seulement, attention, il faudra ouvrir l'œil... L'ennemi peut être en force et tenter de se défendre. J'ai bonne envie de vous laisser avec Lubin...

— Ah! mais non! protesta le jeune homme, je vous suis.

— Vous êtes armé?

— Oui, j'ai pris mon revolver.

— N'en faites usage qu'à la dernière extrémité, recommanda de Villefort.

— Soyez tranquille, je suis parfaitement calme, assura Charles qui se contraignait à l'impassibilité.

Sur un mot du détective, les trois hommes contournèrent le pavillon à bonne distance, gagnant la façade principale sur laquelle s'ouvrait son unique porte.

Celle-ci dominait un perron de quelques marches; laissant ses compagnons accroupis au pied de la

muraille, Jacques escalada les degrés en question sans faire plus de bruit qu'un fantôme.

D'une main légère, il explora la porte, reconnut la serrure. L'obstacle semblait sérieux.

Maintenant, de Villefort écoutait, épiant les bruits de l'intérieur, mais il eut beau prêter l'oreille, il n'entendit rien.

Alors, se décidant, il entreprit de crocheter la serrure à l'aide de mignons outils d'acier tirés d'une pochette de cuir.

Il y eut un grincement à peine perceptible et, doucement, le battant s'écarta, démasquant un vestibule au sol carrelé.

Vers la gauche, un rai de clarté s'entrevoyait sous une porte; au fond, on devinait les premières marches d'un escalier.

Se coulant le long de la muraille, de Villefort gagna la première et, se courbant à la hauteur de la serrure, il jeta un coup d'œil indiscret dans une cuisine qui s'offrit à sa vue.

Un homme était là, accoudé à une table de bois blanc, lisant un journal du soir; il tournait presque le dos au policier.

Avec des précautions infinies, ce dernier manœuvra le bouton de cuivre et la porte, qui n'était fermée qu'au pène, s'écarta silencieusement.

Le lecteur n'avait point fait un mouvement; soudain, il sursauta; une main nerveuse l'avait saisi à la gorge, l'étranglant à demi tandis qu'une voix impérieuse murmurait à son oreille :

— Pas un geste, pas un cri, si tu tiens à ta peau!

En dépit de cet avertissement, l'homme essaya de se dégager tandis qu'un rauque appel fusait de ses lèvres.

Mais il n'eut le loisir d'achever ni l'un l'autre; d'un coup de crosse de revolver appliqué sur la nuque, Jacques de Villefort mettait un terme à ces velléités de résistance et le misérable, assommé, s'effondra le nez sur la table.

Déjà, Jacques regagnait le vestibule, appelant à mi-voix :

— Viala, Nadaud...

Presqu'aussitôt, ceux-ci le rejoignirent :

— Demeurez ici, au pied de l'escalier. Si j'ai besoin d'aide, vous monterez, Nadaud, et revolver au poing, n'est-ce pas? Pendant ce temps, Viala mettra le coquin de la cuisine hors d'état de nuire.

Ayant dit et sans attendre la réponse de ses interlocuteurs, Jacques commença l'ascension de l'escalier dont pas une marche ne craqua sous ses pieds.

Il atteignit le palier; en face de lui, derrière une porte fermée sous laquelle passait de la lumière, un murmure de voix s'entendait.

De Villefort s'approcha de l'issue; celle-ci était fermée mais la clef se trouvait sur la serrure et, sans éveiller le moindre écho, le détective la fit tourner en douceur.

Alors, vivement, il écarta le battant et un spectacle pour le moins inattendu s'offrit à ses regards.

Maryse, tombée sur un fauteuil, se débattait faiblement, tentant de repousser un individu qui, l'ayant enlacée, s'efforçait de l'embrasser sur la bouche, en grondant avec un accent passionné :

— Enfin, tu vas être à moi!...

Le misérable se redressa d'un bond, une lame de parquet venait de crier malencontreusement sous le pied de de Villefort; une seconde, les deux hommes se trouvèrent face à face, se dévisageant :

— Oscar Langevin! fit le policier. Allons, il paraît que vous n'êtes pas mort en Guyane hollandaise ainsi que l'administration pénitentiaire se plait à l'affirmer.

— Tu ne me tiens pas encore, hurla l'autre dans un rugissement de colère.

Il tirait son revolver tout en reculant pour prendre son élan et bondir vers l'issue.

Mais, derrière le détective, Nadaud, attiré par le bruit, surgissait, ayant gravi l'escalier au pas de

course et Maryse, à la vue de son mari, proférait un cri de joie.

Sans doute, Langevin comprit-il qu'il ne réussirait point à forcer le passage; il dut se figurer que de nombreux agents gardaient le rez-de-chaussée et sa perte lui apparut certaine.

Alors, tournant son arme contre lui-même, il fit feu, se logeant une balle dans la tête.

Il s'écroula, foudroyé; cette fois, la mort avait fait son œuvre.

Déjà, Maryse était dans les bras de son époux et tous deux, pleurant, balbutiant, s'étreignaient passionnément.

Garoni, tel était le nom de l'homme de la cuisine qui avait servi de geôlier à Maryse, fut atterré par la mort de Langevin, si bien que, sans trop se faire prier, il entra dans la voie des aveux.

Par lui, on connut les autres membres de la bande ainsi que leurs adresses.

Les uns après les autres, ils devaient tous tomber aux mains de la police.

C'étaient des récidivistes dangereux que Langevin avait groupés autour de lui afin de le seconder dans ses criminelles entreprises.

Il y avait, Gazelin, celui qui avait joué le rôle d'inspecteur de la Sûreté, Tourillon, un Marseillais, spécialiste de l'escroquerie et des chèques falsifiés.

C'étaient eux qui avaient enlevé Maryse cependant que Garoni, à l'aide d'un taxi maquillé emprunté à un mauvais garçon de ses amis, conduisait la jeune femme de la rue de Sèvres à l'avenue Bosquet, puis à Malakoff.

La bande avait commis plus d'un cambriolage, tant en province qu'à Paris.

D'autre part, Oscar Langevin dirigeait une maison de banque et de renseignements financiers fondée par lui, rue du 4-Septembre. Par une publicité savante, il avait su inspirer confiance à nombre de braves gens qui lui avaient confié leurs économies.

Le bandit se disposait à décamper avec celles-ci lorsque Jacques de Villefort était intervenu.

Garoni, Gazelin et Tourillon furent traduits devant la cour d'assises de la Seine qui leur octroya au premier sept ans de réclusion, aux deux autres, cinq années de la même peine.

Charles Nadaud et Maryse continuent à s'aimer comme par le passé. Il va sans dire qu'ils ont voué à Jacques de Villefort une reconnaissance éternelle.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le visiteur invisible

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 9 8-37

LISEZ CHAQUE SEMAINE

Nos collections populaires :

« LE LIVRE ÉPATANT » .... 1 fr.

« LE PETIT LIVRE » ..... 1 fr.

« LE PETIT ROMAN » ..... 0 fr. 50

« LE ROMAN D'AMOUR ILLUSTRÉ » ... 0 fr. 60

Dans chaque fascicule un roman complet, présenté sous couverture illustrée en couleurs.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris 14e.

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177 route de Châtillon, Montrouge.
(*Made in France*)